Le monde des idoles : fragments / Jacques Paliard

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Paliard, Jacques (1887-1953). Auteur du texte. Le monde des idoles : fragments / Jacques Paliard. 1934.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

MF 5/64080

JACQUES PALIARD

LE MONDE DES IDOLES

14470

FRAGMENTS

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard Saint-Germain (VI)

LE MONDE
DES IDOLES

FRAGMENTS

8° R
41352
B
D. L.
00058 - 4-1-35
A

DU MÊME AUTEUR

Intuition et Réflexion, 1 vol. in-8•, Alcan.

(Bibliothèque de Philosophie contemporaine).

Le Raisonnement selon Maine de Biran,

1 vol. in-16, Alcan.

En préparation :

Le Monde des Idoles. - II. Connaissance de l'Illusion.

JACQUES PALIARD

LE MONDE DES IDOLES

FRAGMENTS

BIBLIOTECA SOCIOLOGICA

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard Saint-Germain (VI)

DIALOGUES

PHILONOUS

En tombant, notre pensée s'est cassée.
Restent ces fragments.

SIMMIAS

Elle était donc bien haut ?

CRITON

Elle est donc bien maladroite ?

PHILONOUS

Je ne sais... Peut-être n'existe-t-elle qu'en tombant.

BABEL

CRITON

...Oui, mon cher Simmias, ils avaient construit trop haut, et l'édifice s'écroula. Tel est du moins le recit que me fit l'étranger de Smyrne. Il tenait lui-même la chose d'un voyageur venu du plus profond Orient, — si je ne me trompe, des plaines de l'Euphrate. Et comme je lui demandais ce qu'il était advenu à la suite d'un si grand désastre, il me répondit qu'alors les hommes ne surent plus que faire. Ils regardaient ces débris ; ils y retrouvaient quelque vestige d'une beauté qui, avant même de s'être accomplie, n'existait plus que dans leur souvenir. Comme chaque forme désormais in-

suffisante, appelait une autre forme, — mais on ne savait laquelle, — ils essayèrent bien de rapprocher ces morceaux et de recréer des ensembles. Mais l'architecte génial ne se trouvait plus parmi eux, et ils avaient égaré le plan. Aussi leurs tentatives n'étaient qu'un jeu, — un jeu et une fatigue. Ils ne connurent pas ce bonheur qui échut à l'un de nos ancêtres de voir les pierres danser, s'assembler et s'ordonner d'elles-mêmes au son de la lyre, subjuguées par l'harmonie, et la réalisant à leur tour. Plus que nous autres Grecs chez qui le miracle se fait à force d'intelligence, ils furent véritablement de pauvres hommes. Ils cherchaient les joints, ils poussaient les masses contre les masses, ils rapprochaient les unes des autres ces figures brisées ; mais l'artiste était mort ou parti, et ils ne surent que former des monstres tantôt risibles et tantôt effrayants. Quelques-uns même se plurent à ce désordre qui faisait un ordre à sa manière. D'autres irrités, voulaient détruire plus avant, et tout pulvériser. Quelquefois l'un d'eux poussait un cri de joie : il venait de créer, — de créer, c'est-à-dire de retrouver, — une forme plus

complète ; quelque chose avait un sens. Mais ce n'était encore là que degré dans l'imperfection. En cet inachèvement meilleur, le manque se faisait plus douloureux. Alors, consternés et tout pareils à des enfants devant leur construction qui s'effondre au moment du triomphe, ils regardèrent encore, et, lassés, s'arrêtèrent d'agir. Mais peut-on s'arrêter, se lasser, cesser de construire, si l'on est homme ? Ce qu'ils renonçaient à faire en action, ils le firent en rêve. Travaillés par le souvenir de leur première espérance et de l'édifice qui, avec elle, montait toujours plus haut, ils se mirent à parler. Autre jeu, autre fatigue, ils interprétaient. Sans répit, ils cherchaient des significations. Ils construisaient dans leur imagination ce qu'ils n'avaient pu reconstruire en réalité. D'autant plus obligés à l'assurance qu'ils n'avaient aucune certitude, ils défendaient leurs dires avec acharnement. Et dans le temps même qu'ils s'opposaient les uns aux autres, ils acceptaient par là même le rêve d'autrui, et, le mêlant au leur, créaient de nouveaux monstres, plus subtils, mais non moins réels, puisque c'était là désormais tout ce qu'ils

avaient. Ils parlaient, ils parlaient..... A force d'entasser imaginations sur imaginations, ils oublièrent leur premier souvenir. Ils n'eurent plus que le souvenir d'un souvenir. Ils ingoraient ce qu'ils cherchaient, mais ils cherchaient toujours, si pareils, et désormais cependant ennemis les uns des autres. Ainsi survint la confusion des langues.

SIMMIAS

Je crois entendre assez bien ton récit. Et encore veux-je dire par là que, pareil aux hommes dont tu parles, j'y vois des interprétations, des significations possibles. Mais alors, je me le demande, nous-mêmes qui nous entretenons en ce moment, que faisons-nous ?

CRITON

Comment ! ce que nous faisons ? mais nous cherchons une vérité dans un symbole.

SIMMIAS

Pardon, d'après ce symbole même, il n'y a plus de vérité.

CRITON

Pourquoi veux-tu que la confusion s'étende à tous les esprits ? Nous qui sommes amis de la raison, nous qui pensons dans la lumière et dans l'harmonie.....

SIMMIAS

Criton, je crois que tu te leurres. La cité de Cadmus n'est peut-être qu'un ordre retrouvé, et par conséquent, un fragment, elle aussi, de l'orgueilleux et prodigieux édifice dont les cités multiples et superposées comportaient chacune, je le suppose, un agencement que nos villes et nos temples ne peuvent imiter que de loin.

CRITON

Alors, dans nos institutions, notre philosophie, notre civilisation, nous ne serions nous-mêmes qu'un vestige ?

SIMMIAS

Hélas ! plusieurs vestiges. Tu dis bien : nos institutions. Mais si tu penses à d'autres hommes que ceux qui t'entourent, il faut dire aussi : nos philosophies, nos civilisations. Avec la confusion survinrent la dispersion et l'hostilité.

CRITON

Mais la raison.....

SIMMIAS

Que de choses déraisonnables peuvent se dire au nom de la raison !

CRITON

Quel jeu jouons-nous en ce moment ?

SIMMIAS

C'est précisément ce que je me demande. C'est la question que me suggère ton récit.

CRITON

Mais je ne veux pas jouer !

SIMMIAS

Et moi, je crois que nous ne pouvons pas faire autre chose. Du moins, que le jeu se déroule dans l'harmonie.

CRITON

Je n'accepte pas cela. Je voudrais qu'en conversant, nous cherchions sincèrement quelque chose et fussions l'un et l'autre véridiques.

SIMMIAS

Excellente intention, Criton. Il s'agit de

voir justement où cela nous conduira et si nous n'en viendrons pas à reconnaître que toutes nos paroles, tous les arguments que nous pousserons les uns contre les autres, toutes les graves pensées qu'il nous faudra porter, si tout cela, dis-je, n'est pas un jeu, — et une fatigue.

CRITON

Tu t'amuses à l'avance, et je commence à souffrir.

SIMMIAS

Eh oui, il nous faut partir avec cette différence essentielle, née de ton humeur, de mon humeur. Qui dira, de ces deux dispositions, laquelle est raisonnable ?

CRITON

Entendons-nous du moins sur le sujet de notre entretien.

SIMMIAS

Mais il me semble que le sujet se trouve proposé dès le début. Et à l'instant même, tu ne fais que le rappeler. Entendons-nous, dis-tu. *Peut-on s'entendre* ? Voilà le thème.

CRITON

C'est bien cela.

SIMMIAS

Je te demanderai donc tout d'abord : les langues sont-elles, à ton avis, une musique ou une architecture ?

CRITON

Etonnant début ! Pourquoi commencer par le mensonge ?

SIMMIAS

Par le mensonge ?

CRITON

Je t'accorde volontiers que certaines manières de penser soient musicales, d'autres architecturales, qu'il en est même qui sont capables de construire et de suggérer tout ensemble. Mais il ne faut pas oublier que ce ne sont là que revêtement pour une pensée, et qu'avant tout, une langue doit être véridique. Edifice, harmonie, tant que l'on voudra, mais édifice de vérité, harmonie de vérité. Ce qui importe, c'est qu'une vérité soit dite. Voilà ce que tu parais oublier. Et j'appelle mensonge cette façon de s'attacher au symbole pour lui-même.

SIMMIAS

Heureux Criton qui perces les apparences, et qui, derrière les contours ou les rythmes, les arabesques ou les cadences du langage, derrière toutes ces figures de temps, découvres une subtance de vérité !

CRITON

Eh ! quoi, les mots ne signifient-ils pas quelque chose ?

SIMMIAS

Lorsque nous disons : « Ces hommes ont construit une tour », les mots signifient quelque chose. Mais si tu dis : « La vérité existe », et si je réponds : « Tout est illusion », je ne suis pas certain que chacun de nous se comprenne lui-même.

CRITON

Evidemment, Simmias, tu n'as pas échappé au désastre. Tu aimes la subtilité, mais tu ne l'aimes que pour la destruction.

SIMMIAS

Que veux-tu, c'est dans la destruction que je trouve le plus de vérité, s'il faut encore employer ce mot.

CRITON

Justement, je te défie bien de ne pas l'employer. Malgré toi, le souvenir de la vérité te tient. Tu ne la fuirais pas, si tu ne l'avais déjà trouvée.

SIMMIAS

Ce bel argument ne suffit pas à me rassurer. Il m'inquiète même par sa simplicité. Et j'ai peur que le pouvoir des mots soit encore ce qui en fait le prestige.

CRITON

Le pouvoir de la réflexion en fait la solidité.

SIMMIAS

Si la vérité me tient, moi, je ne la tiens pas. Et, d'une chose que l'on ne peut tenir, et figurer selon la forme qui lui est propre, que faut-il dire, si non que cette chose est informe ? La vérité qui te semble impliquée dans toute critique adressée à la vérité, la vérité que tu t'engages à révéler en moi est informe.

CRITON

Tu parles comme le pourraient faire ceux à qui on montrerait l'édifice intact et qui,

n'y retrouvant plus leurs ruines familières diraient que ce tout n'est rien, puisque l'on n'y voit pas de morceaux séparés.

SIMMIAS

Tu supposes que l'on montre à ces hommes l'ensemble restauré ; mais toi, tu ne me montres rien.

CRITON

Je te montre que tu n'échappes pas à ce qui est essentiellement humain. Tu aspires à la vérité.

SIMMIAS

Eux aussi, ils aspiraient, ils construisaient toujours plus haut, et ce fut leur perte.

CRITON

Soyons plus sévères, Simmias ; ne noyons pas notre pensée dans le symbole, ou bien nous n'arriverons à rien.

SIMMIAS

Tu veux toujours arriver !

CRITON

Je t'en prie, laisse moi voir où nous en

sommes. Tu acceptes que les mots aient un sens lorsque nous parlons selon l'utilité ?

SIMMIAS

Oui, parce qu'alors nous ne construisons pas. (Pardonne-moi d'user encore du symbole, mais je crois que nous en sommes désormais prisonniers.) Du moins nos constructions ne s'élèvent que fort peu au-dessus du sol. Ainsi elles ont en lui de larges et puissantes assises. Je veux dire que, tant que nous parlons selon l'utilité commune, nous restons proches des sensations et des images que la nature nous impose.

CRITON

Mais la science ?

SIMMIAS

La science ?

CRITON

Oui, la science des modernes, car enfin nous sommes des Grecs intemporels et nous n'ignorons pas ce que vingt siècles de civilisation ont apporté après nous. Cette science n'est-elle pas la grande œuvre de l'Homme, le rêve enfin réalisé, l'édifice dont chaque plateforme est si rigoureusement

plane, et d'une résistance si exactement équivalente à celle du sol qu'elle domine, que toujours il est possible de lui faire supporter quelque nouvel étage ? Babel qui s'élève indéfiniment, mais désormais inébranlable.

SIMMIAS

Tu te trompes de dimension, Criton. Cette œuvre dont la structure, précise dès le principe, appelle ce qui ajoute à l'ordre et n'accepte que cela, cette œuvre toujours significative et pourtant sans limite, ne s'élève pas : elle s'étend. Là est le secret de sa puissance.

CRITON

Peu importe la dimension. L'essentiel, c'est qu'il y a un ordre, une organisation.

SIMMIAS

Ce n'est peut-être là qu'une suite de l'utilité, et c'est toujours un retour à l'utilité.

CRITON

Comment peux-tu te contenter, Simmias, d'une vue aussi simple ? L'étrangeté de cet

édifice, ce qui fait à la fois sa beauté et son mystère, n'est-ce pas qu'au lieu de demeurer si proche du sol et d'être la construction plate que tu imagines, il s'élève lui aussi. Et, ce en quoi nul travail de pierre ne lui est comparable, c'est par sa hauteur même qu'il enfonce dans la terre, toujours plus solide et plus vrai. C'est en l'abandonnant que la science approfondit ce qui nous appelons le réel. Il lui faut créer pour découvrir.

SIMMIAS

Criton, Criton ! que dirait Philonous s'il s'il t'entendait ainsi exalter la science ?

CRITON

Il dirait peut-être que, d'une autre façon, mais non moins que toi, j'oublie l'Esprit pour la Chose..... Mais non, il comprendrait que ce que j'aperçois et ce que j'aime avant tout dans la science, ce sont les traces de la vérité plus haute qui seules la rendent possible.

SIMMIAS

Nous voilà donc revenus au même point : l'infigurable vérité, l'objet de l'aspiration

auquel on aspire d'autant mieux que nul réel, nul obstacle à la fantaisie ne surgit, et dont on parle avec d'autant plus de liberté qu'il n'est aucun objet. Voilà bien le domaine ou les langues se heurtent et se mêlent sans achèvement. Les problèmes s'engendrent, se compliquent, se multiplient. Mais qu'y a-t-il en cette confusion ? Comment certains parviennent-ils à fabriquer un ordre au sein de ce désordre ? C'est qu'ils s'attachent les uns à la musique des idées, les autres à leur architecture selon des préférences de tempérament transposées et stylisées en constructions philosophiques. La vérité qui t'es chère n'est que prétexte. Ce sont des artistes, et toi-même...

CRITON

Pourquoi ne veux-tu pas que la vérité passe par la beauté, et que chacun en dégage les fragments que ses dispositions propres lui permettent de reconnaître ?

SIMMIAS

Evidemment nous parlons deux langues. Tu supposes toujours une première unité, une harmonie essentielle...

CRITON

Oui, et toi, une multiplicité première.

SIMMIAS

Mais du moins, je la saisis, cette multiplicité. Tandis que ta tour aux proportions parfaites, toi qui construis en rêve, tu la situes en je ne sais quelles régions éternelles. L'autre, réelle, — celle de la légende, — en montant se perdrait dans les nues. La tienne, imaginaire, n'a pas de base. Et tous ceux qui se réclament d'une vérité philosophique te ressemblent. Chacun édifie sa tour, que dis-je, son univers, en déformant et sublimant à son gré l'image de celui-ci. Ils disent alors qu'ils rendent ce monde intelligible ; mais ils ne font que lui enlever de son épaisseur : il est plus commode de dessiner une épure aux lignes élégantes que de remuer des masses. Et cependant ils croient naïvement aller en profondeur : ils projettent leur rêve au delà du réel ; ils en font un plus réel. Et quand l'architecture ne suffit pas, ils disent qu'il y a la musique ou quelque autre intuition qui révèle cet arrière-fond des choses. Et sur la musique

ou sur ses analogues, ils font une nouvelle architecture. Babel ! Babel ! Ainsi finissent-ils par faire reposer l'univers sur leur univers, ce qui se tient, sur ce qui ne se tient pas.

CRITON

Tu deviens éloquent dans tes négations accumulées. Nouvel édifice, Simmias !

SIMMIAS

Et autre jeu, Criton. Mais le mien est lucide. Ce que je reproche à tous ces constructeurs, ce n'est pas de jouer, c'est leur inconscience dans le jeu et leur gravité.

CRITON

Tu deviens systématique à ton tour, Simmias. Tu es injuste ou mal informé, car les philosophes se sont assagis. La plupart ont renoncé à créer des univers, à recréer l'univers. Ils se sont tournés vers d'autres horizons. Ils ont circonscrit leur domaine. Tu leur en sauras gré, toi qui aimes les contours.

SIMMIAS

Et ce domaine, quel est-il ?

CRITON

La connaissance. Ou plutôt, c'est là leur objet.

SIMMIAS

De sorte qu'ils ont pour domaine la connaissance de la connaissance ?

CRITON

C'est cela.

SIMMIAS

Je n'ignorais pas ce changement de perspective. T'avouerais-je que j'y vois une ruse ?

CRITON

Une ruse ?

SIMMIAS

Oui, et une ambition plus haute.

CRITON

Explique-toi.

SIMMIAS

N'est-il pas évident que la connaissance de la connaissance contient tous les objets de la connaissance, plus ce nouvel objet

qui est la connaissance elle-même ? Ce domaine est donc plus vaste que le monde.

CRITON

Mais le point de vue est autre, et bien défini.

SIMMIAS

Bien défini ! Tu veux dire que d'emblée l'esprit critique s'installe en un lieu élevé et qu'il juge de cette altitude ? Mais ce lieu, quel est-il? Et peut-on commencer par se situer plus haut que tout ? Or cette illusoire ambition est aussi une ruse ; elle inspire une nouvelle façon de construire, en donnant l'air de s'en abstenir. Seulement, au lieu de construire, par delà le réel, un arrière-univers, ils construisent devant. Et, pour ne pas sortir de leur rêve, ils disent finalement qu'il n'y a rien de plus que ce que l'esprit projette devant lui avec la conscience enfin éveillée de tirer de lui-même son objet. Ils en viennent à absorber le réel dans la connaissance. Peut-on rêver fantaisie plus hautaine ?

CRITON

Il me semble que tu simplifies un peu...

SIMMIAS

Eh ! cela ne vaut-il pas mieux que compliquer sans fin ? Vois-tu, devant ces belles architectures qui de toute part s'élancent orgueilleusement vers le ciel et qui font au total une grande confusion, un désir me vient de la simplicité.

CRITON

De la simplification.....

SIMMIAS

Si tu veux. Et moi aussi je rêve de reprendre toutes choses en ramenant tout au plus simple.

CRITON

Tu rêves de tout détruire.

SIMMIAS

De réduire, Criton, de réduire. Oui je voudrais moi aussi forger ma langue, jouer mon jeu, faire évanouir les faux problèmes. Et quels problèmes ne sont pas de faux problèmes ?

CRITON

Tu voudrais, si je t'entends bien, insti-

tuer une dialectique de la réduction des problèmes ?

SIMMIAS

L'expression est pompeuse, mais c'est bien cela.

CRITON

Et de quoi partiras-tu ?

SIMMIAS

Donne-moi la sensation, et avec elle cette propriété qu'ont nos impressions de se succéder ; donne-moi la tendance, et en particulier la tendance qui nous porte à refaire ce que nous avons déjà fait ; en deux mots, donne-moi la sensation et l'habitude et je ferai le monde.

CRITON

C'est un peu comme si tu disais : donne-moi tout, et je ferai quelque chose, car enfin quels mystères ne se trouvent pas inclus déjà en ce que l'on nomme sensation, appétit, habitude ?

SIMMIAS

Si je ne vise pas aux sommets, je ne

sonde pas davantage les abîmes. C'est peut-être en t'élevant ou en croyant t'élever que, par ton regard même, tu crées d'illusoires profondeurs. Demande, si tu le désires, à ceux qui scrutent les corps animés le secret de ces éléments même que je tiens pour les données irréductibles dont il me faut partir. Quant à construire les éléments de la construction, construire le temps, la qualité sensible, l'effort même de la vie, j'abandonne à d'autres ce travail sans grâce et qui pourtant n'est que fantaisie. Prenant la route opposée, je pars, au contraire, de ce que je puis saisir. Mon seul dessein est de ramener le plus complexe à ce plus simple. On place toujours l'irréductible quelque part. Il y en a qui le placent au sommet, l'abritant de nuées qui le rendent invisible. Et ils veulent que la solidité de l'édifice soit ainsi garantie par le haut. Il me faut du visible et du tangible : c'est à la base que je situe ce qui ne peut se réduire.

CRITON

Ton effort n'est pas nouveau, et tu n'intéresseras guère. Tu fais revivre le vieil empirisme.

SIMMIAS

Comprends-moi bien, Criton, ce n'est pas une doctrine que je propose tout d'abord, mais un langage. Je n'explique pas, je n'édifie pas, je ramène au plus simple. Si l'on reconnaît que toute ma science et ma sagesse visent à sortir de ces confusions et de ces complications verbales qui donnent un semblant d'existence à ce qui n'est rien, alors, par là même que tout se ramène à peu, cette réduction verbale se présentera aussi comme étant toute la doctrine.

CRITON

O confusion renaissante ! tu vas construire une œuvre de démolition. Mais je veux savoir ce qu'il adviendra. Peut-être me serviras-tu, peut-être verrons-nous ce qui résiste à ton effort de simplification. Si quelque chose est solide, il faut tenter, en effet, de le réduire en poussière afin d'en éprouver la solidité.

SIMMIAS

Eh bien ! quelle est donc la chose en laquelle tu places ta confiance et dont tu espères qu'elle résistera à mon effort ?

Quelle est ton idole ? Que désires-tu, ou plutôt que crains-tu me voir ramener à l'élémentaire ?

CRITON

Ce n'est point une chose, Simmias. Ce n'est point une idole. C'est une idée.

SIMMIAS

Quelle idée ?

CRITON

L'idée.

SIMMIAS

Voilà bien le langage inintelligible des amants de l'intelligibilité. J'ai l'idée de ce temple que je perçois ou que je me souviens d'avoir perçu. J'ai aussi l'idée de temple, le même mot éveillant en moi plusieurs perceptions d'édifices semblables, et encore ne faut-il pas accorder à ce procédé abréviatif qui nous fait grouper ensemble plusieurs choses analogues une valeur plus grande qu'aux perceptions sensibles elles-mêmes. Mais lorsque tu dis : « L'idée ! » comme d'autres disent : « Dieu », je ne comprends plus.

CRITON

Tu feins de ne pas comprendre, car il ne se peut que tu ramènes la vue de ce temple à n'être qu'un agglomérat de sensations. L'idée est déjà présente à chacune des perceptions dont nous avons conscience.

SIMMIAS

Et pourquoi, je te prie, ne me contenterais-je pas de ce qu'avec mépris tu nommes agglomérat ? Que vient ajouter ton idée à ma sensation ?

CRITON

Elle ne lui ajoute pas quelque chose qui serait encore sensation, Simmias, mais elle fait la vérité de la sensation. En cela précisément consiste la perception consciente.

SIMMIAS

Veux-tu dire que nous ne sommes conscients que parce qu'il y a une vérité ?

CRITON

Précisément, il n'y a de conscience que par ce pouvoir que nous avons d'affirmer le vrai. L'idée, c'est ce qui fait la vérité

des choses et aussi l'existence du sujet qui les connait.

SIMMIAS

Les choses et la vérité des choses ? Que signifie ce dédoublement ? Je ne vois dans les choses qu'un ensemble de sensations. Et dans ce que tu appelles leur vérité, ce sont encore ces mêmes sensations groupées que je retrouve.

CRITON

Justement, Simmias, elles sont groupées, et elles le sont selon un certain ordre. Nous sommes dans la vérité lorsque nous affirmons cet ordre. Affirmer est donc tout autre chose que sentir. Et j'ai appelé idée ce qui enveloppe cette affirmation. Imagine, au contraire, qu'il n'y ait que des sensations successives, mais aucun ordre qui fasse le lien de ces sensations, alors il n'y aurait aucune unité qui domine en l'exprimant en elle cette multiplicité successive, c'est-à-dire aucun sujet, et toute chose tomberait en poussière.

SIMMIAS

Je refuse mon adhésion à tes deux mys-

tères. Oui, le mystère de l'ordre, et le mystère de la conscience dominatrice et unifiante. La difficulté que tu crées pour avoir le plaisir de la résoudre, en compliquant par le haut, je la fais évanouir en simplifiant à la base. Tout s'absorbe dans le seul mystère de l'habitude. Autre langue, mais avec moins de surcharges, voilà tout.

CRITON

Explique-toi.

SIMMIAS

Quand disons-nous qu'une pensée est vraie sinon lorsque l'événement répond à notre attente : après cette sensation, cette autre sensation. La seule vérité positive, c'est la vérification.

CRITON

Mais les lois de la nature ?

SIMMIAS

Je ne connais d'autres lois que cette inexplicable puissance de l'habitude qui nous fait invinciblement transporter le passé dans l'avenir prochain. Cette imagination

est à elle seule le principe de notre croyance en une réalité et en un ordre des choses.

CRITON

Tu ne vas pas prétendre cependant que l'univers, j'entends à la fois l'ensemble des objets et la suite des événements qui le composent, tient tout entier dans cet instant et dans ce point desquels dépend ton étroite perception. Un ordre des choses, c'est, au contraire, ce qui s'impose à toi comme disposition d'objets ou succession d'événements. Toi-même, tu te situes dans ce système et cet enchaînement de toutes choses.

SIMMIAS

Ce système et cet enchaînement, Criton, c'est dans l'instant que tu les imagines. Ce qui se passe aux confins de l'univers, ce qui s'est produit dans les temps les plus reculés, ce qui naîtra du plus lointain avenir, tu ne peux que le feindre selon ton expérience coutumière. Ton imagination agile voyage en deçà, au delà de toi-même, mais toujours en partant du présent de la perception, et en revenant à lui. Tu ne boucles que sur toi-

même. Supprime tes sensations et tes habitudes; d'un trait l'univers est biffé.

CRITON

Ainsi, tu emprisonnes le sujet en lui-même, et c'est à l'intérieur du sujet que tu trouves toute réalité ?

SIMMIAS

A l'intérieur ? Je ne sais ce que cela veut dire. Toute réalité ? Je ne le sais pas davantage. Je veux éviter de faire du sujet lui-même un être ou une réalité irréductible et incompréhensible qui porterait à l'intérieur de lui-même des sensations ou des images dont il composerait la représentation de l'univers. Mais je dis qu'il n'y a que sensations ou images, appétits, ou circonstances qui les rapprochent, habitudes qui les cimentent. Ce que tu appelles sujet n'est lui-même qu'un groupement parmi les autres.

CRITON

Alors, je reviens à la charge, et je répète: affirmer est autre chose que sentir. Dans le sujet, tu vois encore un ensemble de sensations, quelque chose d'aussi réel ou d'aussi peu réel que tout le reste, mais taillé dans

la même étoffe. Il me semble, au contraire, que, tel que je l'envisage en ce moment, c'est-à-dire sujet d'un objet, il n'est pas lui-même un objet ; il n'a rien de ce qui forme toute réalité : aucune sensation n'en constitue la nature, mais cet irréel existe comme la connaissance ou la pensée de tout le reste. Son existence s'absorbe dans l'acte de connaître. Tu as confondu le sujet ou la fonction de connaissance avec le moi de chaque individu.

SIMMIAS

Et que gagnes-tu, s'il te plaît, à quintessencier de la sorte, en distinguant au-dessus de toutes choses, et du *moi* lui-même, cette mystérieuse activité de l'esprit ? Tu en parles avec ferveur comme tu l'as fait déjà en parlant de l'idée. Au fait, n'est-ce pas toujours à cette idée que tu me ramènes ?

CRITON

Oui, et ce que je gagne, c'est que l'ordre soit et qu'il y ait une vérité des choses.

SIMMIAS

J'appelle ordre ce qui répond à nos habitudes, désordre ce qui les heurte. Et je ne

connais pas d'autre vérité que la conformité de l'événement à l'attente.

CRITON

Autre chose est attendre, autre chose avoir une raison d'attendre. L'expectative intellectuelle ne ressemble pas à l'attente machinale. Nous nous détachons des choses, nous les jugeons, nous nous demandons si l'événement se produira, nous nous répondons qu'il doit se produire. Voilà en quoi l'enchaînement des choses ne se laisse pas réduire à l'habitude de certaines consécutions. Tu expliques pourquoi nous croyons, tu ne justifies pas la croyance.

SIMMIAS

Prouve-moi que demain ne sera pas la fin du monde.

CRITON

Comment ?

SIMMIAS

Eh oui, s'il y a une raison d'attendre, si la prévision humaine se justifie, tu dois apporter une telle preuve. Mais je sais bien que je demande ici l'impossible. Et c'est

justement ce qui me fait conclure qu'il n'y a pas de droit à la prévision, ni de certitude absolue au sens ou tu l'entends, mais seulement une attente invincible. Notre science est une manifestation de cette sagesse de l'habitude. Notre vérité consiste toute dans la vérification expérimentale de nos anticipations.

CRITON

Ne parle pas de vérité scientifique, Simmias ! Il serait ridicule de rapprocher des constances dont tu prétends te satisfaire le vaste réseau des lois dans lequel nous enserrerons, si laborieusement, mais si puissamment, la nature. Cette représentation où l'ordre éclate ne ressemble en rien à la suite de nos consécutions qui trop souvent nous dissimulent l'ordre vrai.

SIMMIAS

Nous stylisons la nature, mais le fonds reste le même, Criton. Si la science n'avait rien de commun avec la perception, elle ne serait plus la science. Entre les constances de la perception et les lois de la science, la différence est moins dans le détail que dans l'ensemble ; une constance n'est jamais

remplacée que par une autre, mais celles du savant se groupent avec plus de cohérence que celles de la perception, et leur connaissance nous permet d'accroître notre bien-être. Tu prends sans doute cette subtilité, cet agencement complexe des lois scientifiques, ce pouvoir qu'elles nous donnent, pour les signes d'une vérité supérieure à toutes les consciences. Et c'est bien ainsi que s'opère par l'élimination des préjugés et des points de vue de chacun, le ralliement des esprits. Mais, en cette vérité. plus haute, il n'y a pas lieu de voir autre chose qu'une perception plus étendue et plus conforme à l'utilité commune.

CRITON

Une perception, Simmias ! Une découverte de ce qui est au-delà de toute perception sensible.

SIMMIAS

Une perception, Criton. Mais une perception sublimée, ou si tu veux, une langue cohérente. Tu crois que nos perceptions sont comme un regard que nous promenons à la surface des choses, qu'il y a un fond et que

la science ouvre en quelque sorte les apparences pour nous faire voir d'une vision abstraite, l'ordre caché qu'elles recèlent. Et moi je dis qu'il n'y a pas de fond, mais seulement des apparences, et que, rapportées à la science, ce sont ces apparences perceptives qui deviennent le fond réel, le solide, et c'est la science qui est une représentation de surface, un dessin composé par nous, par quoi nous n'accusons et ne suivons que certaines lignes du réel, afin de nous mieux guider, — une topographie.

CRITON

Ce dessin, que tu juges simplifiant, exige tous les soins de l'homme ; il lui a donné beaucoup de mal, il est sa grande conquête. Comment ne pas reconnaître ici l'originalité d'une activité de l'esprit qui a dû tant créer ?

SIMMIAS

Eh ! je ne méconnais pas l'originalité de la construction scientifique. Mais je veux éviter le singulier embarras dans lequel tu viens de te jeter inconsidérément.

CRITON

Quel embarras ?

SIMMIAS

N'as-tu pas dit que la science était la découverte de la vérité ?

CRITON

Certes !

SIMMIAS

Et le caractère d'une telle vérité n'est-il pas de s'imposer à l'esprit ?

CRITON

Toute vérité a ce caractère impérieux.

SIMMIAS

Et ne viens-tu pas d'affirmer ensuite que la science est une création de l'esprit ?

CRITON

En effet.

SIMMIAS

Comment donc l'esprit peut-il créér ce qu'il découvre et ce qui s'impose à lui ?

CRITON

L'esprit ne crée pas la vérité, Simmias, mais les moyens de la découvrir.

SIMMIAS

Je ne puis donner aucun sens à cette réponse, car enfin la science ne ressemble pas à un jeu d'enfant ; il ne s'agit pas d'une habileté à trouver la vérité au fond de sa cachette. Les moyens dont tu parles, les moyens que nous créons de découvrir, toute cette mise en œuvre, c'est bien, selon toi, une activité proprement spirituelle ?

CRITON

Certes ! Et qu'y trouves-tu d'incompréhensible ?

SIMMIAS

Ce n'est donc qu'un autre nom de la connaissance. Ainsi l'esprit crée la connaissance de la vérité qui s'impose à lui.

CRITON

Cela, je l'avoue, est étrange.

SIMMIAS

Et plus étrange encore si nous évitons

d'être dupes de la profusion verbale. Lorsque nous parlons de la connaissance du vrai, ces deux mots sont-ils nécessaires ? Ne suffit-il pas de dire : ou la connaissance, ou la vérité ?

CRITON

D'accord. Je suis le premier à penser que la vérité n'est pas comme un objet matériel et la connaissance comme une empreinte de cet objet, un double, une ressemblance dans notre esprit, mais qu'au contraire la vérité est comprise dans la relation de l'objet au sujet qui constitue précisément la connaissance.

SIMMIAS

Peu importe les mots nouveaux dont tu surcharges le débat. Je retiens seulement que, pour toi comme pour moi, connaissance et vérité sont même chose. Dès lors, la formule qui déjà t'étonnait se simplifie de la sorte : l'esprit engendre la vérité qu'il reçoit, il crée ce qu'il découvre.. Voilà la contradiction à laquelle je veux échapper, mais qui nait de l'étrange perspective où tu te places, voulant à la fois que l'ordre soit le fond du réel et le produit de la pensée.

CRITON

La difficulté est bien là, Simmias. Mais je ne sais s'il faut y voir une contradiction à éviter à tout prix. Il me semble, au contraire, que nous frôlons ici l'essentiel. La vérité se reçoit, et pourtant elle s'engendre. Créer, c'est découvrir. Ce point est exquis ; je le touche, mais, il me faut l'avouer, je ne comprends pas. Peut-être Philonous...

SIMMIAS

Non, non. Philonous parle trop souvent par énigmes; on l'aime ou on le fuit, mais il échappe à la discussion. Toi, du moins, tu construis, et l'on a plaisir...

CRITON

A détruire ?...

SIMMIAS

A éprouver du moins la solidité de tes propos. Et permets-moi de te dire qu'en ce moment les lignes de ton édifice me paraissent manquer de netteté !

CRITON

Mais tu ne m'as jamais laissé le loisir de t'en décrire la structure. Au reste, ce n'était

pas à moi de faire l'architecte, mais à toi: c'est toi que tu t'es proposé de construire un tout qui se réduisit au minimum.

SIMMIAS

Alors, ne m'interromps pas si souvent. Cesse de faire surgir à chaque pas des difficultés profondes, — ou imaginaires.

CRITON

Parle donc d'une seule haleine. Je te suivrai silencieusement.

SIMMIAS

Nos sensations se lient par habitude selon la succession et la juxtaposition. Cela est donné, et, philosophiquement, ne s'explique pas. D'où suit que ce que nous appelons vérité n'est autre chose tout d'abord que la vérification ou la sensation attendue. Mais comme, par le moyen des signes, l'homme a le pouvoir d'évoquer des perceptions absentes, nous composons de nouveaux ensembles. Nous abrégeons et compliquons à la fois, créant des langues cohérentes qui rendent notre prévision plus pénétrante, plus ample et lointaine. Nul besoin pour rendre compte de la valeur de ces combinaisons

humaines de supposer qu'elles reproduisent quelque fond mystérieux des choses ou qu'elles sont orientées vers quelque idéal de vérité. En face de cette alternative : la pensée de l'homme se meut-elle par l'attrait de la vérité ou par la pression du besoin? je choisis ce qui ne va pas à l'épaississement du mystère. L'organisation de nos perceptions sublimées en idées se trouve déterminée par l'utilité et se produit sous le stimulant des différentes tendances de notre nature. Nous séparons ou nous agrégeons nos perceptions selon l'intérêt affectif qui fait tout le fond de l'attention, comme son transfert à des objets plus abstraits par le moyen des signes fait tout le fond de la réflexion. Ce qu'on appelle esprit n'est ni la création ni la contemplation d'un ordre idéal. Et ce n'est pas non plus un pouvoir arbitraire, une sorte de maître dont les perceptions seraient les servantes, un créateur dont les idées seraient les créatures. Anthropomorphisme qui falsifie la conscience en introduisant en elle la double relation tout extérieure de l'artisan à son œuvre et du monarque à ses sujets. Mais l'esprit n'est autre chose que cette puissance supérieure

de grouper les idées, différente en degré seulement, des puissances élémentaires dont l'utilité est plus immédiate et sans détour. Variations sur le thème du besoin et de l'habitude qui sont la puissance unique. En chacun, interférence des mécanismes de représentations déjà montés, et conjonction de ces ensembles avec les représentations écloses du désir passager ou profond, — et en tout cela rencontres heureuses, ou bien confusion et sottise. La science enregistre, accumule ces bonheurs, et par de nouveaux bonheurs les agence ensemble. Et c'est tout. La croyance en une spéciale activité spirituelle, avec toutes les étranges complications qu'elle entraîne, n'a pas sa source dans l'observation, mais dans une volonté de sauver l'originalité de l'esprit en en faisant un maître, ou une fonction, ou un acte supérieur au jeu mouvant des perceptions qui passent et qui fuient, qui s'unissent et se séparent, sans que jamais nous saisissions autre chose que répétitions ou rénovations. Ainsi toute philosophie de l'intériorité, ou toute philosophie de l'intelligibilité, qui chacune à sa manière, ac-

corde je ne sais quel privilège à l'unité de la conscience n'est aux yeux d'un empirisme radical que parti-pris d'intériorité ou parti-pris d'intelligibilité.

CRITON

Quant à ta philosophie, Simmias, avec son parti-pris de simplicité, elle tient, en effet, tout entière dans le creux de la main. Et même, retient-on cette poussière ? Mais que dis-je ! cette poussière vaut d'être soigneusement retenue, elle recèle des germes de vie, et j'entrevois pour toi de nouvelles naissances.

SIMMIAS

Que veux-tu dire ?

CRITON

Je vais l'expliquer. Mais réponds-moi tout d'abord. Si nous décrétons que l'ordre est, que la vérité est, que l'unité de la conscience est, sans jamais pouvoir dire ce que sont cet ordre, cette vérité, cette unité spirituelle, d'où viennent pareilles hallucinations ou pareils fantômes ?

SIMMIAS

Du désir de construire. Les philosophes sont les coupables.

CRITON

Mais non. Si déjà l'homme n'avait le tourment de donner une forme à de telles idées, il ne se ferait pas philosophe et ne chercherait pas à construire. Mais, au contraire, c'est ce désir qui suppose la présence en nous de cette idée ou de cette illusion, je ne sais comment la nommer.

SIMMIAS

Cette idée ne fait que compliquer vainement notre conception du vrai. Car alors chaque proposition cesse d'être vraie simplement par vérification ou encore par convention selon les postulats et le langage acceptés. Elle le devient comme détail expressif de cette vérité absolue. De sorte que, dans notre façon complexe, concrète et confuse de penser, chacune de ces trois sources apporte sa contribution. Nous croyons simultanément que le vrai résulte de nos fabrications humaines, — ce que tu appelles activité créatrice, — qu'il est dans une attente vérifiée par l'événement, — et

enfin que cette dernière relation est à la ressemblance d'un ordre absolu qui s'impose à l'esprit, et nous fait communier avec cet ordre. Bizarre alliage, qui ne résiste pas à l'analyse.

CRITON

C'est parce que tu repousses la pure idée du vrai que le mélange de ces trois sources te paraît impur. Et pourtant tu acceptes le mélange des deux premières, puisque tu as reconnu toi-même que le bel arrangement de la science ramène à l'utile et accroît la portée de nos prévisions. Eh bien, je prétends que sans la vérité idéale à laquelle tu te refuses, les deux autres courants ne pourraient confluer. Jamais nous n'aurions le bonheur d'atteindre à une forme de savoir qui fut à la fois une pensée harmonieuse et une pensée vérifiée.

SIMMIAS

Montre-moi donc, je te prie, de quelle manière l'idée du vrai permet cette heureuse alliance.

CRITON

Nous ne saisissons le réel que parce que

nous aspirons à nous en évader. Que pour mieux connaître une chose, il faille pour un temps l'oublier, user de détours, forger les instruments, créer des formes ou des langues nouvelles, afin d'y revenir ainsi armé, en définitive et toujours, créer pour découvrir, cela montre que l'esprit doit se comprendre lui-même sous un aspect que nous n'avons pas encore envisagé, j'entends comme un pouvoir de se détacher de toute chose, de s'y refuser avant d'y consentir. Si nous nous contentions du donné, nous ne travaillerions pas à styliser la nature. Mais alors aussi, vivant des choses sans prendre de distance, nous ne connaîtrions rien. Avoir l'idée d'un réel, — et en cela précisément consiste le vrai, — c'est lui opposer un idéal. Puisque le réel n'est connu que surmonté, il faut que l'esprit soit aspiration à l'idéal. Le fait proprement humain qui ne consiste ni dans la sensation, ni dans l'habitude, ni dans aucun besoin animal, c'est cette capacité d'opposition à tout, que l'on peut appeler réflexion en tant qu'elle nous détache du réel, aspiration en tant qu'elle nous oriente vers l'idéal. Dès lors, n'avais-je pas raison de dire que de nouveaux problèmes

et de nouvelles tâches doivent naître de tes destructions.

SIMMIAS

Je ne le vois pas nettement.

CRITON

Puisque l'aspiration est le fait humain, le fait original, tu manquerais à ta promesse si tu ne tentais de la réduire et d'en faire évanouir l'originalité.

SIMMIAS

Peut-être serait-il plus simple de commencer par ne pas t'exalter à son sujet en lui attribuant une valeur si exceptionnelle.

CRITON

Comment, Simmias ! Tu ne peux méconnaître que l'activité de l'homme se caractérise par cette fuite persévérante du réel, ce pouvoir de tout briser, de tout défaire, de tout refaire, cette négation toujours renouvelée, ce travail toujours recommencé. C'est un fait, l'homme n'est esprit que par là.

SIMMIAS

Et, pour cette raison, Criton, je devrais consentir à voir dans l'idéal une réalité ?

Tout ce que j'aperçois, c'est que l'homme, en effet, s'oppose au réel. Et si je me tiens strictement à ce fait, j'en dois conclure simplement qu'il s'oriente vers l'irréel. Cet irréel, il te plaît de l'appeler idéal et d'en faire un nouveau réel. Pourquoi te suivrais-je ?

CRITON

Alors, si cette aspiration qui s'éveille dans le réel, qui nous fait entrer en lutte avec lui, et qui, par là-même, elle aussi, est un réel, ne se trouve ordonnée à aucun objet et va se perdre dans l'indétermination pure, pourquoi cherchons-nous toujours à lui assigner un terme ? Faut-il dire que l'idôlâtrie fait le fond de la conscience humaine ? Et si l'homme crée ce qui le dépasse et n'est homme que par là, tu n'as pas fini de détruire, — ou plutôt de construire. Car tu ne peux plus te borner à émietter en sensations la connaissance humaine. De ces débris surgit un nouvel univers : celui de l'illusion. Un empirisme intégral n'est pas seulement une doctrine de la réduction. Nous croyons à l'ordre, mais l'ordre n'est pas, à la vérité, mais la vérité n'est rien de

vrai, à l'idéal, mais l'idéal n'est que l'irréel ; nous aspirons, mais nous n'aspirons à rien. Comment donc expliquer que l'homme s'illusionne de la sorte? Ton empirisme pour ne pas s'évanouir lui-même dans le non-sens doit s'achever en une doctrine de l'illusion. Je le répète : pas de divinités, mais nous créons nos dieux, point de vérité, mais nous croyons au vrai ; point de terme à notre aspiration, mais nous sommes tendus vers ce rien. Ah ! ce langage n'est pas le mien. Il me semble qu'à parler ainsi je me détruis douloureusement moi-même. Mais toi, Simmias ?...

SIMMIAS

Tu m'as reproché, Criton, de trop aimer les lignes qui composent la réalité de figures précises. Et pourtant c'est toi qui maintenant recherches l'achèvement : tu veux un faîte à ton édifice, hors de quoi il te semble que toute valeur s'évanouit. Mais n'est-ce pas toi qui détruis ou du moins qui altère l'aspiration en voulant la borner ?

CRITON

Je ne veux pas la borner, mais la comprendre. Or, je ne comprends cet attrait

spirituel que par l'objet qui nous attire. Et il suffit que l'objet soit sans limite pour que l'attrait soit sans borne.

SIMMIAS

Si l'illusion consiste à chercher hors de nous ce qui est en nous-mêmes, c'est bien en esquissant une doctrine de l'illusion qu'il me faut te répondre. Je te dirai donc tout d'abord que l'aspiration me paraît être à elle-même son propre objet. Et si tu me demandes comment elle s'engendre elle-même, j'ajouterai que nous nous souvenons des différentes circonstances où nous avons souffert et fui la douleur ; et, rapprochant ces circonstances, nous en venons à nous attribuer un pouvoir de fuir le réel. Comme nos autres tendances ont un objet déterminé, nous pensons que cette nouvelle tendance, elle aussi a son objet, que nous appelons idéal. Là-dessus, l'imagination et la passion jointes l'une à l'autre survienent et se donnent carrière. Elles nous font attribuer à l'idéal toutes sortes de déterminations fantastiques. Et, comme nous croyons spontanément ce que nous imaginons pourvu que nulle image plus puissante

ne vienne contrarier celle que nous caressons ; comme l'idéal que nous avons forgé n'est contrarié par aucune perception réelle, puisque nous avons pris soin de le situer hors de la sphère du réel, il s'ensuit que nous ne trouvons aucun obstacle à réaliser l'idéal précisément parce qu'il est irréel, et que nous le nommons vérité parce que son existence est invérifiable. Mais il suffit qu'une seconde réflexion s'empare de ce produit d'une réflexion mêlée de fantaisie naturelle pour qu'aussitôt s'évanouisse l'illusion qui nous fait voir en lui une chose indépendante de notre esprit. Car nous reconnaissons alors que notre tendance à croire est tout l'opposé d'une raison de croire, et si pourtant nous voulons conserver notre illusion, il ne nous reste qu'à chercher dans le monde de notre expérience quelque insuffisance ou instabilité qui nous fasse une nécessité de passer du moins réel au plus réel, ou, comme tu le dirais sans doute, de l'apparence à l'être. Mais il n'y a pas de nécessité, il y a seulement un besoin de dépasser le réel et de croire à autre chose. De sorte qu'éprouvant la fragilité des raisonnements qu'il surajoute à sa tendance,

et reconnaissant même que tous sont inspirés par elle, l'esprit n'a plus qu'un seul parti à prendre : c'est de se réfugier dans cette aspiration à l'idéal, en prononçant que c'est elle qui est l'idéal, et qu'il faut tendre vers l'au-delà sans chercher à faire de lui un réel. Et même, cela n'est-il pas d'autant plus beau que c'est irréel ? Ainsi l'illusion qui a son principe dans l'aspiration est également assurée de trouver en elle sa justification. A l'illusion de l'être, qui s'ignore parce qu'elle est issue de l'imagination, se substitue l'illusion de l'intériorité, reflexivement entretenue, qui se choie et se connaît comme illusion.

CRITON

Par une foi sans espérance et sans objet, tu tentes désespérément le sauvetage des valeurs spirituelles.

SIMMIAS

Pourquoi parler de désespoir et de sauvetage ?

CRITON

Parce que désormais la seule existence que la conscience possède, indépendamment

des perceptions qui l'emplissent, est d'aspirer illusoirement à l'existence.

SIMMIAS

Les problèmes naissant des problèmes, mieux vaut réduire et briser les idoles que dissimuler sous leur muette effigie l'inintelligible et l'inexistant.

CRITON

Ton analyse est aigüe. Et pourtant je ne cesse de trouver que tes paroles sonnent faux.

SIMMIAS

Ton oreille a été formée aux paroles de l'idôlatrie.

CRITON

Il me semble, au contraire, que c'est pour t'avoir compris que je demeure insatisfait. Que nous déterminions faussement l'aspiration en lui assignant les objets les plus illusionnnants, voilà ce que j'entends fort bien. Mais, avant de l'envisager ainsi, s'appauvrissant et se dégradant elle-même, il t'a fallu la supposer. Elle demeure l'irréductible. Car, enfin, tu n'as pas la préten-

tion de l'engendrer en observant que nous fuyons la douleur. J'en reviens toujours au même principe : nous la fuyons, mais aussi nous en avons l'idée. La connaissance vient tout changer ; et ce n'est pas dans l'instinct, mais dans la connaissance elle-même que je vois l'aspiration. Sans doute, la douleur offre-t-elle à la réflexion sa première occasion de s'exercer ; la contrariété subie symbolise avec la contrariété pensée. Elle est l'antagonisme réel que la réflexion reproduit en connaissance. Mais ce rapport d'analogie entre souffrir et penser explique peut-être que l'aspiration s'éveille dans la douleur, il n'explique nullement qu'elle se réduise à fuir la douleur.

SIMMIAS

Alors je dirai qu'il est de l'essence de la conscience d'être illusion. Oui, dans la mesure où nous nous dégageons de l'appétit élémentaire, nous passons à l'illusion. La brutalité est sans conscience ; mais qu'est-ce que la conscience, sinon l'arrêt, le refoulement de ces appétits, une traduction de notre propre fond qui nous le dissimule. Par là, l'illusion est d'autant plus illusion

qu'elle est plus radicale, plus enfoncée dans notre vie, plus congénitale, incurable et indéracinable. A l'analyse, cette prodigieuse richesse de la vie spirituelle révèle ses origines : transfert des satisfactions non obtenues, symptômes des désirs inassouvis, rêves ou mirages compensateurs. Cette différenciation de la sensibilité qui se caractérise par le refus du réel ne va qu'à surajouter aux perceptions issues de la vie et directement favorables à son développement une extrême diversité d'images. Et nous sommes d'autant plus spirituels, artistes, penseurs ou apôtres que le choc du réel se prolonge ainsi en vibrations plus durables, mais sans autre réalité que d'être ce prolongement et cette transposition de la réalité.

CRITON

Alors, il faut avouer que l'esprit est un résonnateur et un transformateur bien puissant. Car enfin, tu supposes l'esprit : l'appétit crie vers son bien ; ce n'est pas de lui-même qu'il se refoule et se métamorphose. Tu ne peux éviter d'inclure un autre principe en ce que tu nommes une différencia-

tion de la sensibilité. Et quel principe, sinon ce germe de l'aspiration qui s'éveille peut-être tout d'abord et se développe à travers les illusions de la conscience, mais qui seul les rend possibles, et qui, sans doute, est capable de s'en affranchir. Je dirai donc : si l'illusion est, l'être est, à tout le moins, l'être de la pensée qui la produit en outrepassant la sensation immédiate, en variant et en dissimulant l'appétit élémentaire.

SIMMIAS

Tu poses un principe là où je me borne à retracer une évolution.

CRITON

Je ne pose pas ce principe comme un agent mystérieux, comme un alchimiste de la métamorphose ; je le pose, au contraire, dans la lumière, car il n'est autre que cette idée du vrai sans laquelle rien ne pourrait être illusoire.

SIMMIAS

Tu m'as engagé toi-même dans les voies d'une doctrine de l'illusion. J'ai ajouté un second étage à mon premier étage de des-

tructions. Mais il y en a un troisième. Pour le faire apparaître à ton regard, il me suffit de me refuser à ton langage. Toutes ces constructions de la conscience, nous les avons appelées illusions. Mais ce mot n'a de sens que si l'on croit à une vérité absolue. Cette vérité, c'est toi qui l'affirmes. Quant à moi, tu connais suffisamment le sens que je donne au mot. Moins rigoureux que toi, je n'ai aucune raison de traiter de duperies, de mensonges ou de mirages, ces créations humaines. L'être est, si l'illusion est. Mais l'illusion n'est elle-même que si la vérité est. Or, la vérité n'est pas.

CRITON

Voilà bien, en effet, le couronnement de ton édifice, je veux dire l'effondrement : la vérité et l'erreur confondues. Mais ne crois pas triompher si aisément. Car enfin tu veux toi-même que cette défaite de toute philosophie soit la vérité. Tu penses ta des-destruction du vrai en fonction du vrai.

SIMMIAS

Ton idole te tient bien ! Encore une fois, je ne prétends pas à l'absolu, je propose une

vérité conforme à la perception du vrai, c'est-à-dire une langue cohérente. Et je dis qu'un empirisme intégral est vrai en ce qu'il se présente comme la langue philosophique la moins obscure.

CRITON

Impossible, Simmias, impossible..... Je comprendrais encore que tu ramènes la vérité de nos fabrications scientifiques à quelque symbolisme consistant. Mais cette conception réduite du vrai perd toute signification quand on l'étend à un langage qui prétend non pas figurer, non pas schématiser, mais au contraire épuiser le réel. Parce que tu t'obstines à regarder du côté des ombres, idolâtre toi-même des apparences, tu fais de l'apparence un être, de l'être une apparence. Et ce qui, dans ton langage, demeure inexpliqué, ce qui résiste, le voici : c'est qu'en cette métamorphose où tu incarnes l'aspiration, la conscience place devant elle, comme un objet connaissable ou connu, ce qui est en arrière, qui la pousse, et qui demeure ignoré d'elle ; c'est qu'elle ne soit jamais qu'en étant la connaissance

d'autre que soi ; qu'elle se détruise elle-même dès qu'elle s'analyse et saisit ce qui secrètement la meut. Mais c'est toujours pour renaître conscience d'un nouvel objet. Tu es toi-même dupe de l'illusion de la conscience enfermée.

SIMMIAS

Comment pouvons-nous saisir ce qui n'est pas en nous ?

CRITON

Nous affirmons toujours quelque chose hors de nous.

SIMMIAS

Mais c'est nous qui l'affirmons.

CRITON

Mais nous ne sommes qu'en l'affirmant.

SIMMIAS

Tu veux que l'être soit.

CRITON

Et toi, qu'il ne soit pas.

SIMMIAS

Al'origine de tes constructions et de mes analyses, il y a donc un premier choix, une option radicale, pour ou contre l'être.

CRITON

Nous sommes d'accord.

SIMMIAS

Oui, sur le lieu exact de notre désaccord. Et l'option est subjective : elle se fait selon notre préférence.

CRITON

Et l'option est objective parce qu'elle porte sur l'être, et parce que toutes les préférences ne se valent pas.

SIMMIAS

Je préfère la lucidité courageuse.

CRITON

Je préfère la générosité plus lucide et plus courageuse.

SIMMIAS

Criton, Criton ! Nous perdons la sérénité qui sied aux philosophes. Que dirait Philonous ?

PHILONOUS

Me voici, mes chers amis. Je passais, et j'ai reconnu d'assez loin vos voix animées. Je me suis détourné de ma route, et j'ai

vu vos ombres que le soir rendait déjà indistinctes. En m'approchant, j'ai surpris vos dernières paroles qui étaient vives. Il ne m'est pas difficile de refaire le chemin que vos pensées ont dû parcourir, car je vous connais et je vous aime. N'attendez pas de moi un jugement direct, ou une démonstration, ou une solution. Laissez-moi seulement vous dire que vous n'avez peut-être pas assez le souci des âmes.

CRITON

Mais je ne vois pas... la question est de savoir...

PHILONOUS

La question, pour parler ta langue, est liée à ce soin, duquel tu n'es pas aussi éloigné que tu l'imagines. Seulement, Simmias et toi, vous avez voulu trop tôt comprendre vos richesses entre des lignes simples et pures, selon une esthétique de votre entendement que j'appellerai Logique. Vous dessinez un plan de construction ou un plan de destruction. En définitive, quelle connaissance avez-vous de la connaissance ? Vous êtes-vous délivré de l'image de la fa-

brication ou de l'image de l'empreinte ? Avez-vous fait autre chose que sublimer et fragmenter en abstractions savantes ces deux images qui n'ont cessé de vous diriger, et encore de les combiner en d'inachevables ébauches ? Peut-être vous montrerai-je un jour...

CRITON

Oh ! tout de suite, Philonous. Je brûle d'impatience. Tu viens d'atteindre le lieu précis de mon désir : créer ou découvrir ? Si tu savais combien je suis las de ce chantier, de cette poussière agitée, de ce métier de manœuvre.

SIMMIAS

Et moi, de ces morceaux de pensée toujours les mêmes que je tente, par jeu, de combiner diversement !

CRITON

... Respirer un autre air !

SIMMIAS

... Trouver d'autres formes !

PHILONOUS

Non, mes amis, plus tard. La nuit des-

cend. Un souffle léger passe. Laissez-les vous envelopper, vous rafraîchir, vous apaiser. Donnez quelque relâche à votre esprit tendu. Qu'il cesse, en voulant tout recréer, de s'acharner à sa propre défaite. Dites-vous que ce jeu qui suffit à Simmias, ce travail où Criton cherche une œuvre, ne sont encore que des exercices. Ils vous rendent plus exigeants, plus avides. Peut-être même contribuent-ils à la purification de vos esprits. Ils stimulent enfin cette aspiration essentielle sur la valeur de laquelle vous n'avez pu vous accorder. La simplicité difficile est dans une espérance libérée de cet orgueil qui toujours l'alourdit et qui, s'il ne l'arrête, la fait crouler. Il faut plus d'abandon à l'élan qui nous porte. Et peut-être alors pourrons-nous aller plus haut que la plus haute ambition humaine.

SIMMIAS

Et voilà que toi-même tu veux toucher le ciel !

PHILONOUS

Mais ce n'est pas moi qui construis, Simmias.

COLLINE

SIMMIAS

.....Et tu penses bien, Criton, que si déjà la notion d'un mécanisme inflexible m'apparaît comme une fiction de philosophe, encore moins serai-je disposé à m'étonner devant cet ordre et cette finalité que tant d'hommes croient observer dans la nature.

CRITON

Le hasard, qui est ton seul dieu, ou peut-être quelque maître invisible nous offre un exemple. Regarde-donc, Simmias, ces jolis coquillages au bord de la mer. Comme ils sont harmonieusement disposés !

SIMMIAS

C'est vrai ! un enfant géomètre s'est amusé avec eux, et il en a dessiné un hexagone.

CRITON

Ou bien encore un flot artiste les a ainsi jetés sur le rivage.

SIMMIAS

Je ne sais si tu veux te moquer de moi ou de toi-même.

CRITON

J'ai voulu te prendre en flagrant délit de finalisme. Tu n'as pas hésité pour expliquer ce dessin sur la grève à recourir à quelque pensée ordonnatrice. Il ne t'est pas venu à l'esprit que la mer pouvait en se retirant laisser des coquillages dans un ordre aussi exact. Infidèle à ton dieu, tu n'as pas cru au hasard.

SIMMIAS

J'ai parlé selon l'opinion. Et si j'ai fait état de cette finalité que l'homme s'attribue à lui même, ce fut précisément pour éviter l'illusion grossière d'un art de la nature. Or, que font la plupart des hommes, que

fais-tu toi-même lorsque vous admirez, pour ce qu'elles ont de parfait, certaines combinaisons naturelles ? Vous généralisez et vous prenez au sérieux la plaisanterie du flot artiste.

ORITON

La nature a ses jeux et ses occupations sérieuses. Elle créé les vivants selon des types auxquels elle parait attacher une valeur. Et nous voyons alors en elle une sage ouvrière. Mais elle s'amuse aussi à modeler des rocs de façon telle que l'humanité retrouve en eux la figure de ses héros ; ou bien encore elle dessine plus joliment que l'enfant géomètre ces broderies de givre que nous connaissons tous. Mais alors, je l'avoue, ce n'est plus à une sagesse ordonnatrice que nous pensons, c'est à quelque hasard surprenant.

SIMMIAS

Et pourquoi, s'il te plait, deux façons de juger ? Le vrai héros ne peut-il être une réussite de la nature, issu d'une rencontre fortuite de mille et mille évènements, tout comme sa fortuite effigie de granit ? Une fleur vivante est-elle plus digne d'exister

qu'une fleur de givre ? Tu appelles hasard ce qui survient rarement. Et tu appelles sagesse ce qui n'est qu'un hasard coutumier. La routine est pour toi la mesure de l'ordre.

CRITON

Moi aussi, je viens de parler selon l'opinion. Mais je ne crois ni à la sagesse, ni au jeu fortuit de la nature. Je crois en un ordre de choses que l'habitude ne suffirait pas à fonder, mais que seule la présence de l'esprit est capable d'expliquer.

SIMMIAS

Tu crois à un ordre sans sagesse ?

CRITON

Dans la mesure où nous cherchons au sein de la nature des adaptations de moyen à fin et où nous en comparons la puissance à quelque technique analogue à l'art humain, nous projetons dans les choses un esprit déja diminué par les choses. Nous croyons que la nature agit comme nous agissons nous-mêmes lorsque nous mettons notre pensée au service de nos appétits. Appelons, si tu le veux bien, anthropomorphisme matériel ce mode de représentation.

SIMMIAS

Je n'y vois d'inconvénient que pour l'élégance.

CRITON

J'appellerai anthropomorphisme spirituel le mode de représentation que j'oppose à celui-ci.

SIMMIAS

C'est précisément cette opposition dont je voudrais saisir le sens.

CRITON

Voici. Il s'agit de voir dans les choses non plus des fins particulières adaptées à la satisfaction de nos tendances, non plus même un ordre analogue à celui que notre activité industrieuse est capable d'introduire dans les objets matériels qu'elle dispose selon un certain dessein ; mais, nous élevant au-dessus du détail, au-dessus des combinaisons et des constructions qui progressent toujours des parties au tout, il s'agit de reconnaître qu'envisagé dans son ensemble, l'univers n'existe que pour l'esprit, pour l'ascension, pour la gloire de l'esprit ; il le présage, il lui permet de se ressouvenir de

lui-même, il le réfléchit en lui renvoyant son propre rayonnement.

SIMMIAS

Que te répondrai-je, ô visionnaire ! Démontre-t-on l'inexistence du fantastique ? Puis-je espérer te convaincre en te faisant observer qu'un tel univers ne s'accorde aussi bien à ton esprit que parce qu'il en surgit de toutes pièces ? Qu'il me soit permis, à tout le moins, de te demander ce qu'est l'univers envisagé dans son ensemble. Comment donc en possèdes-tu la vision ? Il me semble, quant à moi, ne jamais saisir distinctement que des objets particuliers.

CRITON

La différence entre ton point de vue et le mien, ou, si tu préfères, entre ta perception et ma vision, tient étroitement à celle qu'il est d'usage d'établir entre analyse et synthèse. Tu me refuses une certaine vue synthétique des choses parce que tu persistes toi-même à te représenter le synthétique sur le modèle de l'analytique, comme si une vue d'ensemble n'était que l'accumulation de plusieurs vues de détail, et encore

si la finalité était une sorte de causalité. Et je crois que tu as à moitié raison : nous restons liés au multiple. Mais, pour avoir la vérité complète, tu devrais reconnaître que nous le dépassons cependant.

SIMMIAS

Allons, Criton ! Je serai courageux, si, de ton côté, tu veux bien condescendre à quelque analyse. Ne pourrais-tu me conduire pas à pas et m'aider dans cette ascension laborieuse vers les sommets d'où tu découvres et embrasses d'un regard de si vastes horizons ?

CRITON

C'est bien là ce qu'il nous faut faire, Simmias. Et tout ce que j'ai pu dire jusqu'ici n'était qu'une anticipation de la vérité. J'ai voulu t'indiquer à travers les brouillards d'en bas le point culminant auquel nous devons atteindre. Peut-être alors serons-nous dans la lumière. La route sera longue et pénible. Je n'aurai pas trop de tout mon effort. Pour une fois, je te prie, abandonne ton ironie coutumière. Sois docile et sois patient.

SIMMIAS

Tes précautions m'effrayent. L'escalade doit être bien rude !

CRITON

Une colline seulement, mais assez escarpée.

SIMMIAS

Je n'aurai garde de broncher !

CRITON

Pourquoi disions-nous, il y a quelque instants, que le dessein que nous aperçûmes sur la grève révélait une finalité ?

SIMMIAS

Parce qu'il était l'œuvre d'un enfant qui, ayant l'idée d'un polygone, dessinait avec intention cette figure.

CRITON

Ce n'est pas tout.

SIMMIAS

Comment ?

CRITON

Ce n'est pas tout. Car si l'enfant avait dessiné un polygone irrégulier, tu n'aurais

jamais su si cette figure était l'œuvre sans but de la nature ou le résultat voulu de l'activité humaine.

SIMMIAS

C'est vrai.

CRITON

Lors donc que tu conclues de l'œuvre à l'agent, c'est que l'œuvre elle-même est régulière. Il t'a fallu penser à la finalité propre à la figure, c'est-à-dire à son ordre, à sa perfection, pour recourir ensuite à l'idée d'une finalité intentionnelle. Reconnais donc qu'il faut distinguer entre la réalisation et l'idéal qui la gouverne.

SIMMIAS

Comme ces vues s'éloignent de celles qui me sont familières. J'avais toujours considéré la conscience humaine comme l'unique refuge de la finalité, non parce que celle-ci y est réelle, mais parce qu'elle procède d'une illusion si forte et si subtile que nous ne parvenons pas à l'en déloger. Et j'estimais que c'est par une illusion beaucoup plus grossière que nous attribuons à la nature des desseins et des opérations

analogues à notre activité humaine, et que, du moins, cette illusion-là, il est facile à la science de la dissiper. Et maintenant tu veux me faire accepter je ne sais quelle finalité à la fois idéale et réalisée dans les choses, qui serait en quelque sorte antérieure à toute activité consciente, qui dirigerait et l'homme et la nature, et que l'on retrouverait même au sein des idées mathématiques. J'avoue ne pas comprendre.

CRITON

Je ne te demande pas un assentiment immédiat. Je souhaiterais tout d'abord qu'un examen attentif de tes propres idées t'en fit reconnaître l'insuffisance. En quoi donc fais-tu consister cette subtile illusion de la finalité intentionnelle ?

SIMMIAS

Je crois que nous appelons fin, ce qui n'est que l'effet de notre désir. Par exemple nous disons que la proie est un but pour le chasseur et nous ne voulons rien dire de plus que ceci : poussé par le désir de chasser, l'homme s'empare de certains animaux ; la capture n'est que l'effet du désir et la proie, ce qui peut être capturé. De même,

le dessin tracé par l'enfant était un but pour lui, c'est-à-dire simplement le résultat de son désir de jouer. Supprime le désir, l'objet attrayant n'est plus qu'un objet perçu, et cesse d'être une fin.

CRITON

Ce n'est pas dans l'objet, c'est dans le désir lui-même qu'il faut chercher la finalité.

SIMMIAS

Comment donc ?

CRITON

Ne vois-tu pas que l'objet n'est pas la fin, mais, au contraire, le moyen de satisfaire le désir. Le but du chasseur est de satisfaire son activité de chasseur, et le but de l'enfant est de jouer.

SIMMIAS

Veux-tu dire que le désir est à lui-même sa propre fin ?

CRITON

Oui, si on l'entend comme il faut l'entendre.

SIMMIAS

Je suppose que je l'entends fort mal, car je ne comprends pas comment le désir peut-être son propre but et cependant subsister désir.

CRITON

A mon tour de ne pas comprendre.

SIMMIAS

N'admets-tu pas que le désir est un mouvement ou se manifeste par un mouvement vers quelque chose ?

CRITON

D'accord.

SIMMIAS

Dès lors, si le désir est sa propre fin, il doit se reposer en lui-même. Comment donc peut-il être encore un mouvement ?

CRITON

Il se repose en lui-même lorsqu'il est satisfait.

SIMMIAS

C'est donc la satisfaction du désir et non le désir qui est le but.

CRITON

Oui, mais la satisfaction nait elle-même du désir et ne serait rien sans lui. Il n'y a plaisir que parce qu'il y a finalité immanente au désir.

SIMMIAS

Je saisis mal.

CRITON

Un désir particulier n'est qu'une forme de l'activité du vivant. Or, l'activité de la vie et le bien qu'elle poursuit ne sont pas deux choses extérieures l'une à l'autre. La vie est aspiration à la vie, l'être est tendance à l'être. Chaque fois qu'en son déploiement le vivant s'accroît, il en éprouve une satisfaction qui n'est qu'un moment et une expression de la tendance profonde qui le constitue.

SIMMIAS

Tu m'as fait prévoir une ascension pénible. Je suppose qu'il est impossible de monter en droite ligne, car tu me fais suivre des sentiers en lacets. Le paysage est changeant et j'ai du mal à m'y reconnaître. Il y a un moment tu opposais à la réalisation l'idéal

qui la gouverne et je m'attendais à te voir développer quelque conception de finalité transcendante, et à t'entendre parler sous l'inspiration de Platon, de types et de modèles. Et voilà que maintenant, au contraire, analysant le désir, tu recules la finalité dans le mystère, tu la caches au sein de la vie, qui n'est rien d'autre à mes yeux, que l'obscur et l'inintelligible.

CRITON

Simmias, il faut accepter que les choses soient telles quelles sont. Ne te plains pas d'y voir plus clair et d'apercevoir maintenant la difficulté essentielle. Je ne crois pas m'être contredit moi-même. Mais je crois que notre entretien a dégagé une contradiction qui est au cœur même de la réalité, ou plus exactement, qui est inhérente à notre façon de penser et de comprendre le réel. Tour à tour, la finalité nous plonge dans l'obscurité de l'organisation vitale et nous élève à la contemplation des idées. Nous la saisissons à l'œuvre, et nous l'expérimentons en quelque sorte en tout appétit et en toute opération instinctive. Mais nous essayons de la comprendre en imaginant que

le vivant se conforme à un type, que la nature est gouvernée et se gouverne elle-même par des idées qui lui servent de modèles, bref qu'il y a un ordre auquel toutes choses aspirent.

SIMMIAS

Hé quoi ! peux-tu te satisfaire, Criton, de ces vues naïves qui ne font qu'humaniser la nature ? Crois-tu donc qu'un vivant imite son type comme un peintre imite son modèle ?

CRITON

Ai-je rien dit de semblable, mon ami ? Cette finalité ouvrière n'aurait de sens que si je commençais par me représenter la nature comme un mécanisme universel. Or, c'est bien en observant nos propres mouvements, en les amplifiant par nos outils et nos machines que nous sommes arrivés à l'idée du mécanisme. Cette idée nous permet de capter les richesses de la nature, d'expliquer cette nature en allant aux détails et selon nos besoins, parce qu'elle établit un rapport entre elle et notre propre structure. Mais elle ne nous en livre pas le secret. Plus j'y réfléchis, moins je suis dis-

posé à croire que cette nature agit comme un habile ingénieur. La géométrie et le calcul nous permettent de traduire la réalité ; mais ils ne sont pas le fond des choses.

SIMMIAS

S'il y a un fond des choses...

CRITON

Dès lors, en subordonnant le mécanisme à la finalité, je serais disposé à croire que l'opération de la nature est comparable à une technique, je me verrais en face d'une puissance qui poursuit par des moyens mécaniques certains buts comme nous le faisons nous-mêmes, et les idées de la nature, qui la dirigent à titre de cause finale, me sembleraient elles-mêmes analogues à nos ides d'hommes. Il y aurait, je le reconnais bien, anthropomorphisme à projeter ainsi dans les choses cette finalité intentionnelle. C'est là précisément ce que nous éviterons si nous pensons que le mécanisme est une façon de nous représenter les choses, mais non la loi de leur organisation réelle.

SIMMIAS

Que gagnes-tu à ne faire du mécanisme

qu'une vue de l'esprit ? En quoi la finalité devient-elle, de ce fait, plus intelligible ? Il me semble que nous n'avons plus rien à quoi nous prendre et qu'à nouveau nous nous perdons dans l'ineffable.

CRITON

Tu dis peut-être vrai. Le discours est moins artificiel lors qu'il s'épuise lui-même et parvient aux confins de l'ineffable. Il semble qu'à vouloir fixer, préciser, épurer les catégories, nous les fassions évanouir.

SIMMIAS

Je me demande, en effet, ce que devient cette finalité, dont tu veux éliminer toute idée de technique orientée vers un but.

CRITON

La raison ne renonce jamais à elle-même, Simmias. Même pour avouer l'ineffable, il lui en faut une idée. Même ce qu'elle ne peut connaître, elle ne l'accepte qu'en le connaissant d'une certaine manière. Et je crois que c'est précisément cette remarque qui nous permet d'établir la vraie fonction de la finalité.

CRITON

Que veux-tu dire ?

CRITON

Ce que je veux dire tient en peu de mots, mais ils sont pleins de conséquences. La finalité est notre façon à nous de comprendre ce qui est création.

SIMMIAS

Notre façon à nous ?...

CRITON

Je me rappelle une parole de Philonous : ce n'est pas dans les choses, dit-il, c'est dans l'esprit qu'il faut chercher le secret des choses et la raison du mystère qui les enveloppe. Et ne semble-t-il pas, en effet, que notre esprit, incapable de pénétrer d'une vue ce qui se créé, ne peut que réfléchir la création. C'est précisément cette réflexion que j'appelle finalité.

SIMMIAS

Il me semble surtout qu'à force de triturer ta notion, tu as fini par la vider de son contenu normal, pour la charger d'une signification qui n'a plus rien d'humain.

CRITON

Tantôt tu me reproches de rester trop près de l'opinion et d'être trop humain, tantôt, au contraire, de devenir inhumain à force d'abstraction. Que faut-il que je fasse ?

SIMMIAS

J'ai promis de me laisser conduire. Il faut donc que tu m'expliques ce qu'est notre façon à nous de comprendre la création, c'est-à-dire, selon ton langage surprenant, ce qu'est une activité créatrice dont nous n'avons pas l'intuition et sur laquelle il nous faut faire réflexion.

CRITON

N'est-il pas vrai que nous ne pouvons en même temps agir et nous voir agir ? De sorte que, quoique ce soit que nous produisions, il y a toujours dans notre action quelque chose qui nous échappe. L'œuvre et même l'opération nous apparaissent comme nôtres, et cependant nous ignorons le détail de l'opération, nous ignorons les conditions élémentaires de l'œuvre dont nous pouvons simplement ressaisir quelque chose après coup.

SIMMIAS

Cela est étrange et cependant ta description me parait exacte.

CRITON

N'est-il pas vrai également que l'analyse rétrospective n'épuise jamais le détail de ce qui est à analyser ? Nous ne pénétrons jamais le secret de ce qui s'organise soit en nous, soit hors de nous. L'esprit est tantôt un acte et tantôt un regard. Mais le regard et l'acte se joignent-ils et se pénétrent-ils jamais avec continuité ? Si nous pensions à fond, et dans la pleine lumière de la conscience, tout ce que nous faisons, tout ce qui se fait en nous ou hors de nous, une telle connaissance, surhumaine, serait sans artifice. Mais puisqu'il nous faut, pour ressaisir ce qui se créé, user du détour de la réflexion, notre connaissance ne peut être qu'une imitation lointaine de cette vision créatrice.

SIMMIAS

Alors la connaissance humaine est un détour, et la finalité un artifice ?

CRITON

Détour essentiel, artifice essentiel, Simmias. Lorsque notre regard veut fixer et ressaisir ce qui est agissant, nos perspectives se multiplient aussitôt : nous expliquons, nous lions les parties aux parties, les moments aux moments. C'est donc que l'unité de la chose qui se créé ou de l'action qui se développe nous échappe. Nous la rattrapons comme nous pouvons. Ou plutôt cette tentative de liaison révèle que jamais elle ne nous a complètement échappé ; nous l'affirmions déjà puisque nous la cherchons, et nous l'affirmons encore lors même que nous ne parvenons à savoir pleinement ce qu'elle est. Nous la refaisons, nous l'imitons à travers ce multiple, par lui, malgré lui. Nous connaissons par suppléance.

SIMMIAS

Suppléance... Finalité... Tout se brouille.

CRITON

Au contraire, nous y voilà. Entre l'organisation et les vues partielles que nous prenons sur l'organisation, il nous faut jeter un pont. Telle est à mes yeux l'idée de finalité : le lien établi entre la réalité et la

connaissance, si toutefois l'on consent à dire que notre connaissance consiste en ces vues fragmentaires que nous prenons sur toutes choses. Nous n'aurions pas besoin de l'artifice qui nous fait réaffirmer l'ordre pressenti, s'il ne nous fallait user tout d'abord de l'artifice qui nous fait diviser le réel et en joindre les morceaux comme des pièces détachées les unes des autres. N'ayant pas la simple et riche unité, nous y suppléons en affirmant l'unité complexe.

SIMMIAS

Pour établir la fonction de cette inévitable artifice ou de cette imitation essentielle qui serait l'idée de finalité, tu te donnes la finalité sous le nom d'organisation et tu la situes au cœur du réel. Or, cette finalité dans l'être, qui seule donne un sens à ta finalité dans le connaître, jamais tu ne l'as définie.

CRITON

Précisément, Simmias, si je pouvais la définir et, mieux encore, la tenir, la posséder, ma connaissance serait plus qu'humaine et je n'aurais pas besoin de l'idée de finalité.

SIMMIAS

Ces choses ne sont point aisées à entendre.

CRITON

C'est qu'elles tiennent intimement à la structure de la connaissance. Combien je désirerais cependant élucider avec toi quelque chose des raisons qui font l'ambiguïté, je dirais même le secret du connaître ! N'est-il pas vrai, mon cher Simmias, qu'il nous faut à la fois participer aux choses et nous en éloigner pour nous en former quelque idée ? La seule participation serait obscurité ; mais le pur éloignement serait ignorance. Il nous faut à la fois être et n'être pas ce que nous connaissons. Il faut que, par la sensation, l'objet m'imprègne de lui et cependant que je m'en détache, qu'il y ait dans la sensation bien plus qu'elle-même pour que cela fasse un objet. Lorsqu'on me demande quelle différence ou quelle ressemblance existe entre tel objet et l'idée de cet objet, je suis embarrassé pour répondre. Mais n'est-ce pas que l'on veut faire correspondre à une parcelle de réalité une parcelle

de connaissance, alors que c'est la réalité et la connaissance qui sont en rapport, non leurs fragments. Il faut donc atteindre ce lieu où les choses fragmentaires et les vues fragmentaires se rassemblent. Mon embarras cesse juste à ce point qui te paraît difficile, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit d'établir le rapport entre la finalité qui se réalise dans les choses et notre idée de la finalité. Car il me suffit d'observer que s'il n'y avait aucune unité en ce qui vit, se crée ou s'organise, la multiplicité que nous y trouvons toujours nous deviendrait elle-même insaisissible, et toute chose tomberait en poussière. Mais cette unité, qu'il s'agisse de celle d'un être vivant ou de celle d'une opération humaine qui, elle aussi, est une vie, nous ne la pénétrons pas, nous ne pouvons que la reconnaître et l'affirmer. Même si nous la désavouons, comme le font les critiques de la finalité, nous l'avouons en partant pour la réduire, la multiplier, la détruire. Et même si l'explication est ainsi destructive, ramenant toujours quelque chose à autre chose, elle ne subsiste explication véritable que si, malgré tout, le mouvement inverse se dessine en elle, et si nous revenons à l'unité

de cela même que nous expliquons pour en réaffirmer le caractère original.

SIMMIAS

Mais il y a des choses faussement originales.

CRITON

Sans doute. Mais si tout était faussement original, rien ne serait, nous n'affirmerions rien et la connaissance s'évanouirait. Il faut, au total, que la connaissance soit notre manière de traduire l'organisation. Prisonnier de l'abstraction, notre esprit exprime en abstraction le concret et s'y rattache.

SIMMIAS

Mais comment pouvons-nous affirmer ce que nous sommes incapables de pénétrer ?

CRITON

C'est là précisément la nature et l'ambiguité du connaître. L'idée de finalité est la même chose et autre chose que la finalité qu'elle affirme. La même chose, puisqu'elle l'affirme, autre chose, puisque nous multiplions en richesses de pensée et selon une

traduction abstraite cela même qui demeure ineffable et qui est affirmé tel.

SIMMIAS

Cette traduction, quelle est-elle ?

CRITON

C'est d'abord cette pauvre idée que, l'ordre existant, le tout est plus réel que ses parties ; et pareillement l'orientation, plus réelle que les moments qui se succèdent en elle. Ce sont ensuite toutes les architectures d'abstractions, que nous essayons dans les limites de ce plan général, pour exprimer et comprendre l'ineffable. Mais ce sont aussi des symboles. Car voici le plus étrange : en voulant tirer au clair le réel, en cherchant le verbe de cette vie profonde et mystérieuse de la nature, c'est vers un ordre idéal que nous nous orientons. Nous créons des symboles ou des imitations de l'ordre qui spiritualisent la nature, qui nous la font dépasser et produisent en nous une plus haute vision des choses.

SIMMIAS

Ainsi ce qui s'exprime, s'exprime toujours

en autre chose, et jamais le réel et l'intelligible ne se joignent ?

CRITON

Pas plus que ne se joignent d'une façon définitive agir et contempler. Mais à mesure que nous progressons vers l'intelligible, à mesure aussi nous nous rapprochons de cette union désirable. Et les formes symboliques de la finalité sont plus vraies, plus pures, plus imitatives de la jonction entre le réel et l'intelligible que la forme élémentaire où nous affirmons simplement que l'ordre est. Toutefois, en ces degrés de symbolisation, quelque chose subsiste toujours de la brisure qui contraint notre esprit au détour de la réflexion.

SIMMIAS

Si l'ascension fut pénible, peut-être allons-nous voir maintenant s'ordonner les lignes du paysage ?

CRITON

Je le souhaite, Simmias. Et tout d'abord rappelons-nous qu'il y a un abîme entre la vie et la connaissance que nous en avons.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

La pensée ne peut s'en faire un objet sans s'avouer que de toutes parts elle échappe à ses prises. Mais pour refaire l'unité, au lieu de plonger dans l'obscur, elle va vers la lumière. Et par là elle ordonne les êtres selon une hiérarchie idéale. La logique de la classification se produit en nous non pas simplement selon les ressemblances utiles, mais par un besoin plus essentiel de l'esprit, et comme un succédané de l'intuition déficiente. L'idée d'une nature astreinte à réaliser les types, l'idée de cette logique réelle est ainsi une imitation spéculative de l'organisation vitale.

SIMMIAS

Je songe à l'exaltation du poète devant la surabondance de la vie et son ordre inconnu, au rajeunissement qu'il espère pour lui des formes végétales, qu'il trouve en elles et dans leur ineffable bruissement ; et puis je songe, ô Criton, à la pauvre lumière, si vaine et si froide dont peuvent nous éclairer l'arboréité ou la chêneité !

CRITON

Simmias, cette disproportion elle-même

est une source d'enseignements. S'il est vrai que notre connaissance est une imitation appauvrissante, de sorte qu'il lui faut et se poursuivre et s'assouplir sans trêve, bien qu'elle enveloppe par nature une prétention au repos, c'est précisément que nous cherchons à contempler du dehors ce qui en soi est agissant et à faire de l'objet de cette contemplation une chose stable, le modèle impérissable d'un certain genre d'activité. Depuis Platon, et certes avec un moindre bonheur, les amants de l'ordre et de la lumière ont surajouté au monde sensible un monde intelligible qui le gouverne et qui est la raison de toute organisation perceptible, alors que d'autres, plus attachés au devenir et au renouvellement féconds de toutes choses n'ont vu qu'un rêve stérile en ces éternels intelligibles. Ainsi pour les uns, c'est le réel, pour les autres, c'est l'idéal qui est illusoire. Et les uns et les autres ont tort et raison tout ensemble. Car il est vrai que privé d'idéalité, non orienté par l'idée, le réel ne serait qu'une poussière de hasards. Mais d'autre part, la perfection des idées ne subsiste pas comme une chose indépendante de leur réalisation et fixée en essences

éternelles. Les idées sont une illusion nécessaire nées de l'intelligence contemplative. Un Dieu n'a pas besoin d'essences pour créer un monde. Ce monde n'est la copie de rien. Nous seuls réfléchissons l'organisation en idées, et assignons à l'activité de la vie, des espèces vivantes, des vivants, un but que nous concevons comme une perfection immobile. Et tantôt, nous rapprochons la finalité du devenir en la situant au cœur de la tendance, mais alors l'action nous renvoie à la contemplation puisqu'il nous faut concevoir un objet de la tendance ; tantôt, au contraire, nous rapprochons la finalité de l'immuable, en l'identifiant à l'idée; mais alors, c'est la contemplation qui nous renvoie à l'action, car une idée qui ne serait pas l'unité d'un multiple qui s'organise cesserait d'être une fin. Ainsi voyons-nous que par sa fonction, et par ce qu'elle a d'extensible, l'idée de finalité révèle la distance en même temps qu'elle établit le lien entre la pensée et la vie. Tel est, Simmias, le premier genre de finalité.

SIMMIAS

Et le second ?

CRITON

C'est cette finalité intentionnelle de l'activité humaine.

SIMMIAS

Explique.

CRITON

Alors que les perceptions de l'animal sont le stimulant direct et immédiat de ses instincts et de ses besoins, nous avons fait de nos images un univers que nous détachons de nous-mêmes, un support de la vérité, une occasion de connaître. Il s'ensuit que l'organisation se poursuit en nous à travers la connaissance et que la brisure inhérente à l'esprit doit se retrouver au sein de la tendance, dans la mesure où nous pouvons dire que cette tendance est nôtre et que nous nous proposons nous-mêmes quelque fin. Ainsi nous retrouvons en notre propre action la même scission entre agir et contempler, c'est-à-dire ici entre la force et l'objet du désir. Et, bien que cet objet ne soit désirable et ne soit un but que par cette puissance du désir qui se projette en lui, nous l'affranchissons de sa subjectivité

originaire par le regard de l'esprit qui le fait passer dans l'ordre de la connaissance. Comme enfin la connaissance nous permet de confronter plusieurs objets, nous ne pouvons nous représenter un but sans lui opposer aussitôt d'autres buts possibles, et nous pensons alors que nous agissons délibérément. La connaissance transforme le désir en volonté.

SIMMIAS

J'aimerais bien savoir si la connaissance, en opérant cette métamorphose, et en nous donnant ainsi l'idée de plusieurs fins possibles, engendre à tes yeux une liberté réelle ou seulement une illusion de liberté.

CRITON

La difficulté que tu me proposes est de celles que je n'ose aborder seul. Il me faudrait le secours de Philonous. Mais j'y songe, Philonous ne doit pas être loin d'ici. Regarde cette colline couronnée d'un bois sombre. C'est là que bien souvent ses pensées le retiennent. Puisque, par métaphore, nous avons parlé d'ascension, veux-tu maintenant m'accompagner au bois du philosophe ?

SIMMIAS

Comment ne te suivrais-je pas ? Le plus pénible n'est-il pas déjà fait ?

CRITON

Allons, courageux Simmias ! Je vais, chemin faisant, achever ma tâche et te dire comment je comprends le troisième degré de la finalité. Il me vient à l'esprit que la nature est comme un grand jardin, harmonieuse jusqu'en ses chaos et ses exubérances, jusqu'aux profondeurs inextricables de la forêt que l'art humain à laissées intactes. Et cette harmonie n'est plus celle dont nous parlions au début, celle des types ou des idées puisqu'elle ne procède pas d'un agencement dans l'abstraction. C'est plutôt comme si l'intelligible nous faisait la grâce de descendre dans le sensible. C'est un peu d'intuition retrouvée, et j'appelle beauté une semblable finalité.

SIMMIAS

Mais cette intuition, nous ne la retrouvons que par moments. Pourquoi donc les choses ne nous paraissent-elles pas belles toutes et toujours ?

CRITON

Cela tient à notre façon de regarder, à notre spiritualité.

SIMMIAS

Veux-tu dire que la nature n'est pas belle par elle-même, mais qu'elle se métamorphose sous le regard de l'esprit ? Alors explique-moi, comment nous introduisons en elle un ordre nouveau, où, si tu veux, comment l'esprit dessine hors de lui ce beau jardin.

CRITON

O Simmias, l'esprit ne fait pas la beauté des choses comme un artisan son chef-d'œuvre. Il n'agit pas hors de lui. Il lui suffit d'être lui-même davantage pour que s'opère la métamorphose et que s'évanouisse cette apparence d'extériorité selon laquelle l'objet oppose un front opaque au sujet qui le connait.

SIMMIAS

Mais, dis-moi, en quoi consiste pour l'esprit être lui-même davantage, puisque là se trouve le prodige ?

CRITON

C'est faire que la contemplation et l'action soient moins distantes l'une de l'autre.

SIMMIAS

Et comment nous élevons-nous à cet état?

CRITON

En renonçant à utiliser les choses et en renonçant à les expliquer, c'est-à-dire en adoptant l'attitude de la contemplation. Et tu m'accorderas aisément qu'une telle attitude nous affranchisse du second genre de finalité, c'est-à-dire que la beauté soit un ordre sans utilité. Mais si par fin nous entendons, non la chose utilisable, mais l'idée ou le modèle intelligible, on comprend moins aisément qu'il faille opposer aussi la contemplation esthétique à la connaissance de la nature telle que nous la donne le premier genre de finalité. Et pourtant ce n'est pas seulement notre intérêt individuel, c'est aussi la connaissance par concepts qu'il appartient à la beauté de nous faire oublier.

SIMMIAS

Ce que tu me dis me semble, en effet.

d'autant plus surprenant que lorsque tu as caractérisé le connaître, loin de l'opposer au spectacle, tu as vu en lui une façon de traduire l'activité en contemplation.

CRITON

Oui, mais cette contemplation est impure. Elle commande le discours, et elle emprunte au multiple en le laissant subsister multiple. Penser par concepts, ordonner en classant, cela révèle un état où l'esprit, loin de se posséder en son activité propre, ne peut se ressaisir qu'à travers ce qui le disperse. Les idées sont l'unité d'un multiple qui leur demeure extérieur. La connaissance se conquiert sur l'obstacle ; penser est alors un labeur, et l'activité intellectuelle ne se développe qu'en s'assignant des buts qui lui sont extérieurs. Au contraire, en cette finalité de la pure contemplation, l'esprit n'agit que pour la joie de se voir agissant. Cela semble pauvre et indéterminé. Mais c'est au contraire la détermination qui est pauvreté. Nous sommes plus haut si l'agir et le contempler sont plus intimement joints l'un à l'autre.

SIMMIAS

Il me semble, au contraire, Criton, que le sentiment du beau ne va pas sans une multitude de déterminations sensibles, et qu'il nous faut toujours, pour goûter les douceurs de la contemplation, le stimulant d'un arrangement de lignes, de couleurs ou de sons.

CRITON

Mais cet arrangement, Simmias, n'évoque pas simplement une unité conçue. Il forme une unité réelle qui s'offre à notre intuition. Le multiple que l'on cesse de parcourir successivement et de joindre pièce à pièce, mais que l'on embrasse d'une vue totale devient une seule richesse. Pareillement, à mesure que nous nous élevons, les prairies et les arbres qui, dans la plaine, jalonnaient notre route, deviennent un seul paysage. Seulement, tu reconnais avec raison que cette intuition conquise réclame toujours un apport de notre nature troublée. Et si nous ne restions passifs, même en elle, de ces vicissitudes, elle serait l'intuition originelle ou l'agir et le contempler ne se rejoignent pas simplement,, mais sont identiques l'un à l'autre. Philonous pense que l'homme doit

atteindre à ce désirable souverain. Pour moi, l'intuition de l'ordre est celle dont je viens de parler, où la pensée se ressaisit à travers les choses sensibles, ce qui me faisait dire, au début de notre entretien, que la nature est dans le rayonnement de l'esprit et que celui-ci s'y reconnaît enfin et se magnifie lui-même.

SIMMIAS

Mais alors, si nous restons ainsi attachés aux choses troubles, comment pouvais-tu parler il y a quelques instants d'une pure contemplation ?

CRITON

La contemplation est pure, mais son objet ne l'est pas, car ce que nous sublimons en nous en faisant un spectacle désintéressé, c'est pourtant notre activité d'homme concret, engagé dans le multiple, tout rempli d'appétits et de passions, et toujours en lutte. C'est pourquoi notre vision de la beauté est elle-même si pleine à la fois d'enchantement et de tristesse.

SIMMIAS

Mais, dis-moi, Criton, si notre activité

parvenait à se dépouiller du sensible et à s'exercer dans le domaine de la pure abstraction, si nous pouvions alors nous voir agissants, cette contemplation pure serait-elle ce Bien suprême auquel tu faisais allusion en me rappelant la doctrine de Philonous ?

CRITON

Il s'en faut de beaucoup, mon ami, car Philonous ne croit pas que le vrai bien soit l'intellection abstraite. Il considère qu'un tel mode de pensée est sans vie et il lui oppose une activité spirituelle où la plénitude de l'existence sensible cesse de s'imposer à l'esprit et de lui demeurer obscure, ou réciproquement, la lumière de la pensée, cessant elle-même de se concentrer toute en une vision abstraite, devient aussi une action, une possession, une vie.

SIMMIAS

Je comprends mal ces choses.

CRITON

Ce n'est pas à moi, c'est à Philonous qu'il appartiendrait d'en parler. Mais il se trouve qu'en imaginant une intellection

pure qui s'intuitionne, tu viens de définir à mes yeux un quatrième degré de la finalité.

SIMMIAS

Comment donc ?

CRITON

N'est-il pas vrai, Simmias, que nous n'avons attribué quelque intention au dessin de l'enfant géomètre que parce qu'il présentait un ordre et qu'il était le schème d'une idée ?

SIMMIAS

Cela est exact.

CRITON

Mais, si le schème peut être imparfait, révélant seulement une recherche du parfait, puisque telle est l'essence même de la figure, il y a donc une finalité immanente aux figures géométriques. Leurs idées sont des types ou des modèles comme celles dont nous parlions dans la finalité du premier genre. Et cette finalité idéale se révèle encore dans les rapports qu'entretiennent entre elles les différentes figures. Car elles sont comme adaptées les unes aux

autres, celles-ci permettant de résoudre les problèmes posés par celles-là. Le côté de l'hexagone te donne le rayon du cercle dans lequel il s'inscrira. Et il en est des problèmes complexes comme des plus élémentaires. Partout l'ordre en soi, l'harmonie purement intellectuelle.

SIMMIAS

Si les idées du géomètre sont des types comme les autres, pourquoi parles-tu d'un nouveau genre de finalité ?

CRITON

Elles sont des types, mais non pas comme les autres. Dans la nature, les idées nous permettent d'ordonner un multiple qui leur est antérieur. Elles n'existent pas en elles-mêmes: je veux dire qu'elles ne sont pas objet d'intuition. Mais elles nous permettent seulement de réfléchir sur les individus qui sont les vraies réalités et de faire la science de ce réel qu'elles n'épuisent pas. Tandis que les diagrammes du géomètre ne sont pas de vrais individus. Leur imperfection accidentelle ne nous intéresse pas, ne révèle en eux ni intérioré ni progrès et n'est que celle de notre main malhabile. Leur tracé

n'est là que pour évoquer l'idée, et c'est l'idée elle-même qui est l'objet de notre intuition, — réelle, d'une réalité idéale.

SIMMIAS

Je saisis mal cette alliance de mots.

CRITON

Je veux dire que ces idées sont réelles parce qu'elles s'offrent à notre intuition comme un être sensible, et que cependant elles ont la perfection d'un ordre purement intelligible qui n'emprunte rien à la diversité sensible.

SIMMIAS

Elles lui empruntent l'étendue où nous les figurons et qui précisément nous les fait intuitionner.

CRITON

Cette étendue que revêtent nos sensations n'est pas elle-même une sensation. En outre, au lieu d'accueillir en elle une diversité sensible, nous créons en elle une diversité intelligible. Oui, la grande différence est ici. Le concept n'est plus une généralité extérieure en quelque sorte aux objets dont

il est le modèle. Mais il se rend lui-même ostensible en une intuition adéquate, parce qu'il n'est plus un acte de synthèse qui ramène à l'unité un multiple qui s'impose, mais au contraire un acte de synthèse qui engendre le multiple dont il fait l'unité. Créer et contempler cessent d'être des opérations successives. La production de l'ordre est aussi la saisie de l'ordre.

SIMMIAS

Ah ! Criton, je ne vois absolument pas la façon dont nous pouvons tout à la fois créer et contempler un ordre géométrique.

CRITON

Il faut bien, cependant, mon ami, que les deux opérations cessent d'être successives. Dans notre connaissance de la nature, nous contemplons après coup un ordre qui se fait. Dans notre activité volontaire, nous accomplissons un ordre que nous nous représentons d'abord. Mais déjà dans l'intuition du beau, nous faisons l'ordre par notre contemplation elle-même. Le quatrième degré de la finalité se rapproche de celui-ci.

Mais, à la différence du troisième où l'activité se manifeste par un jeu subjectif de représentations, il engendre au contraire une connaissance objective, et la plus parfaite qui soit.

SIMMIAS

C'est là précisément ce que je ne saurais comprendre. Comment un ordre que nous produisons nous-mêmes peut-il n'être pas un jeu, mais avoir ce caractère d'impérieuse nécessité et s'imposer ainsi comme une vérité à notre esprit qui cependant en est le maître ?

CRITON

Simmias, une réconciliation n'est jamais si parfaite qu'une intimité immuable. Les fonctions dissociées de notre connaissance ne peuvent, en se rejoignant qu'imiter de façons différentes l'intuition en elle-même inaltérable à laquelle elles puisent. C'est ainsi que la vision du beau, qui à la saveur du concret, n'a pas la valeur d'une connaissance. Aucune règle ne fait plier l'esprit. Mais chaque conscience unifie le multiple selon son élévation spirituelle. Et parce

qu'elle se donne ainsi une image de spiritualité, elle atteint bien quelque chose de l'universel concret, mais toujours de son point de vue individuel, à son degré propre, avec ses imperfections, et de façon telle qu'elle ne peut faire partager ou imposer sa vision comme une connaissance. Au contraire, l'ordre géométrique s'impose, on ne peut comprendre sans accepter. Mais son intuition demeure abstraite, sa réalité n'est pas celle d'une vie, mais, comme je te le disais, celle d'un idéal.

SIMMIAS

Tes paroles ne répondent pas à la difficulté que je te propose. Comment ce que l'esprit créé librement peut-il être pour lui l'objet d'une connaissance nécessaire ? Ou selon ton langage, qu'est-ce que produire et contempler l'ordre tout ensemble ?

CRITON

J'ai voulu comparer l'un à l'autre le troisième et le quatrième degré pour te faire comprendre que tout ce que nous appelons finalité n'est jamais, sous des points de vue

différents, que ressemblance ou symbolisation d'un ordre qui, en soi, demeure ineffable, et qui serait le propre de l'intuition suprême. Mais tu cherches toujours en bas le secret qui est en haut. Et c'est toi qui demeures prisonnier de l'anthropomorphisme engendré par le second genre de finalité: voilà que tu opposes liberté et nécessité en pensant humainement à fantaisie et à contrainte. Mais nous avons dépassé ce stade : demande-t-on d'un Dieu s'il se produit lui-même librement ou par nécessité ? Or l'ordre, tel qu'il existe en lui-même et dont nos facultés humaines cherchent à se donner des images, est une chose divine. Et qu'est-il en effet, sinon l'unité de l'agir et du contempler que nous nous essayons à retrouver en les rapprochant l'un de l'autre. Ainsi connaissons-nous la nature, par une réflexion sur la vie qui engendre les idées. Ainsi agissons-nous en nous guidant à la lumière des idées. Ainsi nous donnons-nous, sous le nom de beauté, une vision unifiante de la vie, et de notre vie. Ainsi obtenons-nous enfin la vision de notre activité intellectuelle et de notre capacité d'idéal. Cet

ordre géométrique n'est pas produit d'abord, et comme par fantaisie, pour être contemplé ensuite, car alors il n'aurait, en effet, rien de vrai. Et il n'est pas non plus contemplé d'abord comme un modèle extérieur, pour être ensuite reproduit par nous. Car alors l'esprit cesserait d'être créateur pour devenir dessinateur. C'est précisément cette idée d'une activité technique qui continue à t'obnubiler. Tu crois toujours que l'ordre résulte d'un arrangement mécanique comme une production de l'art humain. L'illusion cessera si tu reconnais en lui l'acte de l'esprit qui se contemple.

SIMMIAS

Alors la géométrie est une science presque divine ?

CRITON

Presque divine, Simmias. Mais la restriction est lourde d'un infini. Son ordre imite le divin, et cependant il reste un ordre très pauvrement humain. Car il l'imite en abstraction seulement ; et nous ne nous y voyons agissants que progressivement, à travers ce milieu que nous appelons l'es-

pace, dont notre regard demeure passif, et qui s'impose à nous comme un donné duquel toute vie se serait retirée.

SIMMIAS

Mais alors, cette intuition suprême que tu monnayes inépuisablement en richesses humaines ?.....

CRITON

Nous voici au sommet de la colline, Simmias.

SIMMIAS

Je ne vois pas Philonous. Il a dû redescendre par un autre chemin.

CRITON

Non, non, il n'est pas descendu : je connais l'homme. Il a dû s'enfoncer dans les profondeurs du bois. Il est allé contempler l'autre versant. Un soir que j'étais monté jusqu'ici, je l'ai vu revenir. Ses mains abîmées écartaient des branches, ses vêtements étaient déchirés. Car ce bois est mauvais : il faut s'y frayer péniblement un passage.

SIMMIAS

Et que t'a-t-il dit ?

CRITON

Comme je m'étonnais, il m'a reproché de m'arrêter toujours à l'orée du bois et de ne jamais regarder que derrière moi. « Tu gravis la colline, me dit-il, en promeneur et non en conquérant. Et cependant, c'est l'autre versant qui importe, c'est là qu'il faut regarder ». Et comme je lui demandais de me décrire ce paysage inconnu, il me répondit que cela ne pouvait se traduire en paroles, qu'il fallait y aller voir soi-même. C'est alors que, mêlant la pensée et l'événement l'un à l'autre, il me parla d'une finalité proprement spirituelle où l'individu réalise son type en organisant les accidents de son existence. Il me dit encore qu'au terme de cet effort était le véritable rayonnement de l'esprit, tandis qu'en me retournant, si varié que fut le spectacle, c'était toujours les mêmes petites choses que je contemplais. « Au reste, ajouta-t-il, mes paroles ne peuvent t'apprendre grand chose. Ce qu'il faut, c'est gravir la montagne

comme un pélerin, sans se distraire du but, et traverser le bois. » Voilà, Simmias, ce que je me rappelle de notre entretien.

SIMMIAS

Avant de redescendre, reposons-nous, Criton.

VISAGES

CRITON

O mes amis, quand je vous vois côte à côte, toi, Simmias, avec ton sourire aigu, si détaché de toute inquiétude, si libre, si absolu, et toi, Philonous, souriant aussi, mais d'un sourire qui revient de loin et semble s'élever des profondeurs d'une tristesse riche et pacifiée ; tous deux qui me regardez, mais de façon dissemblable, l'un avec des yeux qui scrutent et ne se laissent pas pénétrer, l'autre, d'une vue qui me traverse pour aller au-delà, — et je ne sais où; oui, quand je vous compare ainsi l'un à l'autre, je demeure confondu devant cette diversité

de vos âmes dont la qualité propre se reflète déjà dans les jeux mobiles de vos traits, mais qui, plus profondément, empreint votre visage, le modèle, le marque d'une expression définitive. Et je m'étonne encore davantage de me sentir aussi douloureusement incertain devant ce regard, ce frémissement charnel, ce pli d'un muscle que je crois si proche et si révélateur d'un mouvement spirituel, mais qui, à l'instant même où l'âme y paraît, me semble également la dissimuler et m'interdire à jamais, ô mes amis, de connaître qui vous êtes ni qui sont ceux qui m'entourent. De sorte que mon effroi est moindre et même que je trouve un certain apaisement devant le calme visage de la mort, dont l'immobile beauté sans expression m'offre le spectacle éphémère d'une quiétude et d'une gravité éternelles. Et encore ne vois-je quiétude et gravité en cette forme matérielle si près de se défaire que parce que je n'y retrouve plus la trace de ces agitations de l'esprit qui, se traduisant en palpitations de vie sur vos vivantes figures, me troublent et me déconcertent.

SIMMIAS

Comme d'autres voient un mystère dans la mort, tu te trouves devant la vie en présence du mystère que tu crées toi-même, désireux d'imaginer en l'âme humaine je ne sais quelle profondeur ineffable. Ton instinct de métaphysicien étouffe en toi le sens des plus élémentaires vérités psychologiques. Car il m'apparaît, clair comme le jour, que des hommes habiles s'entendent fort bien à manœuvrer en autrui la mécanique humaine et à en obtenir les mouvements exacts qu'ils désirent. Qu'en pense Philonous ? Sans doute va-t-il me condamner et trouver que je fais injure à l'homme en parlant des rouages de son esprit ou de son cœur. L'un des plus grands parmi les philosophes n'a-t-il pas voulu cependant traiter des passions humaines comme le géomètre traite des lignes et des plans ? Tenez, à l'instant même, je viens de réagir mécaniquement aux propos de Criton et je crois apercevoir chez lui le ressort intellectuel qui déjà se tend et prépare sa riposte. Tel mot qui sort de ma bouche frappe mon interlocuteur de façon telle qu'infailliblement tel mot sortira de la sienne. Mais,

pour une fois, retiens-toi de riposter, Criton. C'est à Philonous que je m'adresse.

PHILONOUS

Nous sommes tout mécanisme, Simmias, je te l'accorde.

CRITON

Est-ce toi, mon ami, que j'entends parler ainsi ?

PHILONOUS

Nous sommes tout mécanisme, Criton.

CRITON

Mais, j'y songe, votre accord tourne à votre confusion.

SIMMIAS

Comment donc ?

CRITON

T'attendais-tu à cette adhésion si complète de la part d'un Philonous ?

SIMMIAS

Certes non !

CRITON

Te voilà donc dérouté toi-même et par conséquent incapable d'affirmer que nous

réagissons mécaniquement les uns sur les autres.

PHILONOUS

Nous sommes tout spirituels, Criton.

SIMMIAS

Voilà ce qui s'appelle être accommodant. Mais je voudrais bien savoir comment tes deux réponses, l'une pour Simmias, l'autre pour Criton, s'accordent elles-mêmes l'une à l'autre ?

PHILONOUS

Faites donc comme si je vous proposais une énigme et dites-moi vous-même si vous ne voyez pas quelque moyen d'accepter et de surmonter cette contradiction que je crois apercevoir dans le fond de notre nature. Peut-être, en regardant les choses de ce biais, apprendrons-nous par surcroît la manière dont nous nous connaissons ou nous méconnaissons les uns les autres. Il nous faut, en effet, Criton, approfondir ton inquiétude.

SIMMIAS

Je suis prêt à répondre, ou, si vous préférez, à déchiffrer l'énigme. Il me vient, en

effet, à l'idée que tout en l'homme est mécanique ou bien que tout est spirituel, selon le point de vue. Entendons-nous d'abord sur le plus simple. Qu'appelons-nous gestes ou expressions du visage ?

CRITON

La réponse est aisée, et je ne vois guère qu'il puisse y avoir désaccord. Nous appelons ainsi tous les mouvements perceptibles qui traduisent quelque pensée ou quelque sentiment.

SIMMIAS

Et si, dès maintenant, j'affirmais le contraire, si je prétendais que tu prends la traduction pour l'original et réciproquement, que dirais-tu ?

CRITON

Je dirais que tu es bien le même étonnant Simmias. Mais explique-toi, je te prie.

SIMMIAS

Je m'expliquerai en interrogeant. Ces signes de nos pensées ou de nos sentiments, comment sont-ils compris par ceux qui les observent ?

CRITON

C'est une banalité de dire qu'on les comprend par analogie. Ne suffit-il pas, en effet, d'avoir remarqué la correspondance qui s'établit en chacun entre tel sentiment de l'âme et tel mouvement du corps, pour que très vite nous puissions conclure, chez autrui, de mouvements semblables à des sentiments semblables ?

SIMMIAS

Crois-tu vraiment que l'enfant ait besoin de s'observer lui-même souriant, ou pleurant, ou s'agitant de colère, pour savoir ce que signifient chez autrui le sourire, les pleurs ou l'agitation ? N'est-il pas plus vraisemblable que l'homme débute comme l'animal, qui, certes, n'est pas attentif à ses propres attitudes, et cependant comprend fort bien celles d'autres animaux et particulièrement de ceux de son espèce, de sorte qu'il peut ou collaborer avec eux, ou prévenir leurs desseins. Il y a, je crois, une sympathie naturelle ou un langage de l'espèce, qui est une action ou un commencement d'action utile, et que les individus entendent aussi aisément qu'ils perçoivent.

Ce qui existe chez l'animal existe aussi chez l'enfant. Les gestes et les expressions du visage ne sont pas des signes qui traduisent après coup des idées ou des états d'âme qui leur seraient antérieures ; il n'y a pas d'abord des pensées et ensuite des mouvements. Mais la pensée est dans le geste, dans le mouvement lui-même, qui, de près ou de loin, est utile à la vie corporelle. Que l'éducation subtilise et transforme ensuite cette danse du corps où l'émotion et l'utilité se confondent, peu importe. L'essentiel est de reconnaître que la pensée, loin d'être première et de briller solitaire, ne fait que mimer l'action. De sorte que cette pantomime complexe n'est qu'un mécanisme organisé par la nature, et que la manière dont nous nous entendons et réagissons les uns sur les autres est elle-même dépendante de ce mécanisme. Mais, s'il y a des lois rigides qui régissent et expliquent ces influences de conscience à conscience jusque dans la nuance et la nouveauté apparente, ce n'est pas ainsi cependant que les consciences s'apparaissent à elles-mêmes ; car nous ne débrouillons pas l'entrelacement complexe de ces lois dont nos paroles, nos

gestes, nos pensées sont l'aboutissant. Nous nous posons autonomes et nous nous voyons nous-même tout entier spirituels. Ainsi, je donne un sens à l'énigme proposée par Philonous ; l'homme est tout mécanisme et se croit tout esprit.

CRITON

Mais, Simmias, alors même que ce rapport de conscience à conscience serait primitivement établi et demeurerait sous-tendu par l'utilité biologique, je ne vois pas comment un tel principe peut suffire, ainsi que tu le dis, à tout expliquer, jusqu'à la nuance. Je ne vois pas comment, par exemple, tu rendrais compte à ce point de vue de la conversation qui lie en ce moment nos esprits.

SIMMIAS

Des idées que l'on met en commun, Criton, ne sont pas des âmes qui se pénètrent. Si tu acceptais le point de vue que j'adopte moi-même, selon lequel les idées ne sont que des traces d'impressions et des schèmes d'action qui n'existent que par les abréviations du langage, si tu consentais à voir

dans les mots simplement des moyens de classer et par conséquent encore une suite de l'utilité biologique dans un organisme plus différencié, tu n'éprouverais pas la même peine à comprendre les réactions des individus les uns sur les autres.

CRITON

Cependant, puisque les consciences s'apparaissent à elles-mêmes autrement qu'elles ne s'expliquent, — si cela peut s'appeler expliquer ! — puisque nous croyons qu'il dépend de nous de traduire nos sentiments en idées et nos idées en gestes vocaux, ne penses-tu pas que cette apparence elle-même contribue à modifier et à compliquer ce rapport de conscience à conscience que tu considères comme identique en son fond chez l'homme et chez l'animal ?

SIMMIAS

Il y a là, Criton, je le reconnais, un jeu de la nature qui se superpose au fond solide, mais qui est une pure illusion. Tu t'attaches, comme au plus profond, à ce qui m'apparaît, à moi, comme le plus superficiel. Et là est la source de ton inquiétude et de tes imaginations si vaines. Tu cherches

une âme où je vois un fantôme évanouissant.

CRITON

Explique-toi.

SIMMIAS

Nous deux qui parlons en ce moment, combien sommes-nous ?

CRITON

Quelle est donc ce piège ? Je n'ose répondre que nous sommes deux.

SIMMIAS

Et tu as bien raison. Car les deux personnages auxquels tu penses sont peut-être ceux qui existent le moins, à savoir le vrai Criton et le vrai Simmias, puisque, de ton aveu même, nous ne savons au juste qui nous sommes. Enfin, comptons-les cependant. Mais il y a entre eux d'autres personnages qui participent au dialogue : il y a le Criton que tu crois être et le Simmias que je crois être, qui, certes, ne sont pas les mêmes que les deux premiers. Ceux-là, du moins, ont quelque chance d'exister : nous les connaissons dans l'instant ou, plus exactement, nous les créons, selon notre

humeur. Les deux personnages réels sont trop réels pour ne pas nous fuir. Ils ne sont peut-être que supposition paresseuse. Ceux que nous imaginons ont du moins cette réalité d'être des apparences. Mais il y a plus. Il y a aussi le Criton que tu voudrais être et qui diffère sans doute de celui que tu t'imagines être. Et il y a aussi en ce moment le Criton dont tu voudrais me donner l'idée, un Criton social ou un Criton pour Simmias. Et, comme tu n'es pas sûr d'y réussir, tu te demandes sans doute, pendant que nous causons, ce que je pense de toi ; il y a donc aussi le Criton que tu penses que je me figure, et qui diffère de tous les autres. Ainsi, mon ami, tu es un Criton au nombre de cinq. Et il existe autant de Simmias : un Simmias réel, un Simmias imaginaire, un Simmias idéal, un Simmias pour Criton, un Simmias que je suppose dans l'esprit de Criton. Ajoutes-y encore l'idée que Criton et Simmias se font l'un de l'autre. Et tu verras que nous sommes douze personnages qui parlons ensemble, alliés ou ennemis, réagissant les uns sur les autres et commandant le discours. La voilà cette spiritualité dont tu cherches le secret en

des tréfonds mystérieux ! Jeu spéculaire, reflets et reflets de reflets, dont l'inconsistance défie l'analyse. Je m'explique ainsi que nous nous comprenions d'autant mieux que nous sommes moins esprit, puisque nous nous entendons sur les choses, mais que nous nous déroutons, au contraire, les uns les autres, dès que nous cherchons à dépasser la constatation brutale ou l'opinion utile ; nous voulons apprécier les choses, ou nous juger nous-mêmes, ou nous raconter intimement les uns aux autres, ce qui, sous des formes différentes, est toujours chercher à produire notre âme au dehors. Architectes inconscients, nous nous perdons alors dans le labyrinthe de nos propres illusions. Si tu veux que les propos des hommes fassent autre chose que s'engrener les uns dans les autres selon une utilité plus ou moins lointaine, si tu veux qu'ils soient parfois l'expression d'un dedans qui aurait une suffisance propre, vraiment je ne puis comprendre cette spiritualité autrement que comme la fuite et la perte indéfinie de soi-même.

CRITON

En t'écoutant, Simmias, il me semble que

tu t'amuses, mais il me semble aussi qu'en ce jeu trouble, ta pensée, se poursuivant selon la ligne de direction que je lui ai toujours connue, tu parviens à donner consistance et profondeur aux incohérences de l'épiphénoménisme. Au reste, il ne m'appartient pas de critiquer. C'est Philonous qui sera notre arbitre. Mais je veux dire, à mon tour, où je vois chez l'homme un mécanisme qui le prend tout entier, où je vois, au contraire, l'esprit qui s'éveille.

PHILONOUS

Nous t'écoutons, mon ami.

CRITON

Il me semble qu'il existe différents types d'hommes et que chaque individu se rapproche plus ou moins de l'un d'entre eux, mais que plusieurs types peuvent s'éveiller tour à tour dans le même individu. Chez nous tous existe ce personnage superficiel qui constitue l'homme social et l'homme calculant selon l'utilité commune, duquel il est possible de prévoir et d'obtenir telle ou telle réaction d'une façon quasi mécanique. Plus il est banal, plus un individu est proche d'agir ou d'être agi physiquement, comme

chose. Mais, si nous perçons l'apparence superficielle, que trouvons-nous ? Je crois distinguer très grossièrement deux types extrêmes : il y a des hommes chez qui domine la sensibilité et d'autres chez qui domine l'intelligence. Les uns, désireux de vibrer et dociles à l'instinct, se jettent, sans beaucoup réfléchir, sur les biens qui s'offrent à leur prise immédiate. Les autres, au contraire, se défiant de la nature, en amortissent l'élan, ou le trouvent en eux déjà diminué et ralenti par la pauvreté de leur énergie vitale, de telle sorte que l'appétit du plaisir se transpose chez ceux-là en une recherche ordonnée des joies intellectuelles. Et alors, il est encore assez facile de provoquer ou de prévoir les réactions que l'on peut obtenir d'une sensibilité ou d'une intelligence aussi distantes, et aussi simplifiées du manque l'une de l'autre. Mais ce ne sont là que des extrêmes, l'un qui sent violemment et s'abêtit en cet enfoncement dans la vie des sens, ne faisant de ses sensations jaillir aucune idée, et tout pareil à cet ignorant « qui vit inconscient de lui-même et des choses » ; l'autre qui trace des figures, combine des chiffres, contemple des

rouages s'engrenant ou des pièces en marche sur un échiquier, et qui se délecte de cet ordre contemplé, celui-ci conscient des choses, sans doute, ou du schème qu'il en construit, mais, à coup sûr, inconscient de lui-même, non moins que le premier.

Jamais un homme n'est exclusivement ni cette machine à sentir, ni cette machine à penser, encore qu'il arrive à certains de se rapprocher tellement de l'un ou de l'autre mécanisme et de s'y absorber si complètement que l'on puisse à ce moment les manœuvrer comme chose. On redevient homme, on le demeure le plus souvent, si la sensibilité et l'intelligence reprennent ou conservent le contact l'une avec l'autre, car alors la sensation cède la place au sentiment, et, de même, l'esprit géométrique à l'esprit de finesse. Devant une sensibilité qui s'analyse et se modifie en se cherchant, devant une pensée qui, au lieu de penser l'objet, veut se penser elle-même, nous sommes déroutés. Il y a là une intériorité, un mystère de l'âme sans proportion avec les mouvements corporels qui nous en donnent quelque figuration au-dehors. L'artiste, le méditatif réalisent en eux un complexe

équilibre qui constitue la vie même de l'esprit, dont le signe le moins imparfait se trouve dans l'œuvre qu'ils accomplissent. Mais cette œuvre, si elle nous donne, à quelque degré, la vision d'une âme, — et en cela même consiste sa beauté, — me semble aussi détacher en partie cette âme de son individualité propre, la dépouiller de ses vicissitudes et de son histoire, livrer l'Esprit plutôt que tel esprit. Et tous ne comprennent pas ; et les moins lointains eux-mêmes craignent encore de n'avoir pas compris. C'est toujours une traduction, un symbole que l'on possède. Plus nous nous éloignons du mécanisme qui rapproche dans la banalité, plus nous sommes esprit, plus aussi nous nous sentons enfermés dans notre solitude.

PHILONOUS

O mes chers amis, que de vérité perdue dans vos propos et combien ces propos se ressemblent !

CRITON

Eh ! quoi, ne trouves-tu pas que je suis d'un avis tout contraire à celui de Simmias!

PHILONOUS

Sans doute, sans doute; mais il y a dans vos paroles une analogie plus profonde que cet antagonisme.

SIMMIAS

Peut-on cependant concevoir antagonisme plus complet ? J'ai dit que les réactions mécaniques étaient le fond, et l'ondoyante spiritualité un reflet dans la relation qui s'établit de conscience à conscience. Criton, tout au contraire, me paraît chercher le fond dans cette spiritualité et ne voir dans les réactions mécaniques que l'apparence.

PHILONOUS

Oui, il y a chez toi un nihilisme gai et chez lui un sombre spiritualisme. Et je n'accepte ni l'un ni l'autre. En dépit de cette opposition, vous estimez tous deux que les hommes s'entendent sur les gestes utiles et sur tout ce qui est du corps ou vient du corps ; tandis que cette recherche éperdue des âmes que tentent quelques âmes, vous la tenez pour vaine. Qu'à l'un d'entre vous cet effort semble naïf et qu'il s'en amuse,

qu'à l'autre, il paraisse noble et que cette inutile grandeur lui soit un sujet d'affliction, il n'importe. Vous tombez d'accord sur l'essentiel.

CRITON

Vas-tu soutenir que les âmes se pénètrent comme elles en ont parfois le désir ?

SIMMIAS

Vas-tu contester que, conversant avec autrui, nous jouons des rôles et en faisons jouer à notre partenaire ?

PHILONOUS

Ah ! je n'ignore ni la solitude tragique, ni la comédie sous laquelle elle se dissimule. Et c'est pourquoi, je trouve aussi que vos pensées, identiques en leur fond, se rajustent au point même où elles semblent s'opposer. Ce jeu spéculaire décrit par Simmias, selon lequel les consciences échangent perpétuellement de l'une à l'autre d'inconsistants simulacres l'une de l'autre, cette radiation spirituelle sont une fausse clarté. Mais c'est une clarté quand même, dont la source réelle existe quelque part. Se faire illusion sur soi-même et sur autrui, et sur-

tout reconnaître cette illusion, c'est aspirer à la relation spirituelle, mais se contenter trop tôt d'une relation qui n'est pas la vraie. Là où Simmias pense qu'il n'y a rien à trouver, Criton cherche encore, mais avec le sentiment que rien ne peut se dévoiler d'une âme en ce qu'elle a d'intime et d'individuel, ce qui le rejette vers les satisfactions esthétiques. Il y a, semble-t-il, une grande différence entre l'ingénieur, dont l'ironique clairvoyance discerne en l'homme les secrets rouages qui le font penser, parler et agir, et l'esthète qui cherche l'âme avec ferveur et croit la découvrir en la voyant se répandre en beauté. Et pourtant, n'est-ce pas toujours une vision, là, plus savante et plus détaillée, ici, plus vive et plus résumante que réclame la curiosité de l'un et de l'autre ? Et n'est-ce pas cette curiosité devant laquelle s'évanouit la vivante Psyché ; n'est-ce pas elle qui se crée elle-même l'objet qui lui ressemble et la satisfait ; un problème pour l'ingénieur, et, pour l'esthète, un symbole ?

CRITON

Mais, renoncer à être curieux, c'est renoncer à connaître.

PHILONOUS

Criton, toi qui ne crois pas que l'homme puisse se comprendre et se traiter comme une chose, c'est ainsi cependant que tu l'envisages. Il faut qu'il s'explique à tes yeux ou qu'il se traduise. Je ne te reproche pas de placer plus haut que l'explication la traduction esthétique. Car, je crois que, si cette traduction ne livre pas en vérité toute la vie spirituelle, elle en donne du moins quelque image qui ennoblit celui qui la contemple et le stimule à chercher au delà. Seulement je m'attriste de voir ton souci des âmes dévier lui-même vers une curiosité spéculative, selon laquelle l'esprit et la chose, désormais confondus, devraient s'offrir également aux prises de notre savoir. Mais le savoir qui prend les choses n'est pas celui qui prend les âmes. Connaître les choses, ce n'est pas les comprendre en nous, mais c'est les comprendre dans un réseau de rapports et de lois dont l'ensemble est précisément ce qui se pose hors de nous, et dont la forme la plus parfaite est peut-être bien un universel mécanisme. Les choses, si nous les comprenons d'une autre manière plus intime, en tant qu'elle

nous sont familières ou qu'elles nous sont amies, alors, liées non plus entre elles, mais à nos habitudes, et enrichies de nos souvenirs, elles cessent d'être purement des choses : nous les spiritualisons à quelque degré. Mais inversement les âmes, si nous les transformons en objets à connaître ou à utiliser, cessent elles aussi d'être des âmes et deviennent des choses ; ou, plus exactement, elles prennent une étrange existence, intermédiaire entre la chose et l'esprit, et deviennent ce que l'on pourrait appeler des mécaniques spirituelles, attristantes ou risibles, — alors que nulle tristesse, nul ridicule ne se dégage soit de l'esprit, soit de la chose, rappelés à leur nature essentielle, sans mélange l'un de l'autre. J'oserai donc soutenir que c'est notre manière de regarder l'homme, c'est notre vision déformante qui le fait apparaître tout entier comme un mécanisme et qui engendre ici l'illusion de l'analyse scientifique, c'est-à-dire la Psychologie, telle qu'on la pratique le plus ordinairement. Il arrive alors qu'en essayant d'introduire l'explication en ce qui est de l'âme, nous ne saisissons jamais rien de total. L'unité intérieure est,

en autrui et en nous-mêmes, comme un principe mystérieux, comme un centre auquel nous n'atteignons jamais. Cela même qui s'exprime ou se manifeste, il nous semble toujours le connaître imparfaitement parce que nous ne savons le rapporter à sa source. Et alors, nous donnons des explications, ou nous faisons des portraits psychologiques, par corrections, et retouches, et petits traits successifs. Que faut-il donc pour que notre vision soit autre qu'une explication ou un tableau superficiel ? Quelle connaissance voulons-nous, sinon une connaissance qui soit aussi une saisie des âmes, une possession réelle ? Voilà cette autre manière de connaître à laquelle il faut s'élever.

SIMMIAS

La possession que tu demandes, je la trouve tout simplement dans la connaissance de la mécanique humaine. C'est par là que l'habile a prise sur les autres hommes et qu'il les manœuvre.

PHILONOUS

En tout cela, trop d'habileté, Simmias. L'art d'utiliser les hommes n'est pas celui

de posséder les âmes. Tu demeures prisonnier de ta vision égoïste. Et l'égoïsme est aussi la faute du psychologue ; oui, sa faute, son défaut d'intelligence. Comme le sociologue devant sa nature sociale, il se place devant une nature individuelle qu'il cherche à comprendre comme chose. Mais il se trouve en face d'un homme, et lui-même non pas commme un observateur impassible, mais comme un autre homme. Cette relation spirituelle, cette interaction multiforme des consciences les unes sur les autres est absolument originale. C'est là que se trouve l'âme, entre deux consciences, et non pas murée en elle-même. Et c'est là cependant ce que la science du psychologue laisse échapper ou néglige délibérément pour l'abandonner à la vision du romancier.

CRITON

En disant, Philonous, que l'âme s'éveille entre les consciences, et là seulement, tu condamnes le silence et la solitude.

PHILONOUS

C'est dans la solitude que nous aspirons le mieux à sortir de la solitude, et s'il arrive que notre vœu soit comblé, ce ne peut être

qu'en la profondeur savoureuse d'un silence où viennent mourir l'agitation et le bruit de nos entretiens laborieux.

SIMMIAS

Mais enfin, cette relation qui te paraît plus réelle que les consciences entre lesquelles elle s'établit, je ne vois nullement ce qui peut en faire la consistance et lui donner un privilège sur tout le reste. Je ne vois pas qu'elle soit autre chose que ce jeu d'illusions que je décrivais en répondant à Criton.

PHILONOUS

Elle est ce jeu lui-même, mais bien davantage aussi. Remarque que lorsque nous nous faisons une idée de nous-mêmes, qu'il s'agisse de l'image que nous superposons et mêlons à la réalité présente, ou de l'idéal que notre expérience projette en futurible, ce n'est pas une idée d'un moi pour nous-mêmes, mais déjà pour autrui. Ou, si tu préfères, nous nous dédoublons, nous sommes devant l'autre. Notre appréciation sur nous est déjà celle de l'autre. Criton ou

Simmias imaginaire ébauchent Criton ou Simmias social.

CRITON

Oui, le reflet de Narcisse est déjà un autre Narcisse.

SIMMIAS

Oui, le moi qui se cherche est un « toi en soi ».

PHILONOUS

Et c'est pourquoi nous ne nous connaissons pas seul, ni l'autre seul, mais par action réciproque des consciences l'une sur l'autre.

SIMMIAS

Raison de plus pour que toutes ces influences subtiles ne soient génératrices que de visions miragineuses. Car enfin, devant Criton, je suis, à mes yeux, un certain Simmias ; et devant toi, j'en suis un autre. Qu'il me pardonne : devant lui, le théoricien, je me sens souriant malgré moi. Mais devant toi, je me sens respectueux malgré moi.

CRITON

Le théoricien te pardonne. Mais il te de-

mande et il demande à Philonous, si, pour te sentir ceci ou cela « malgré toi », il ne faut pas que toi-même tu sois quelque chose d'autre, et qui ne s'absorbe en aucune des des impressions variables que tu t'opposes ?

SIMMIAS

Ce que je suis, ne le suis-je pas toujours malgré moi ? Et, de ces personnalités successives, je ne reconnais aucune qui soit plus réellement moi que toute autre.

CRITON

Mais, dans le même temps, tu dis : « je » ou « moi », tu juges ces changements, et, en les jugeant, tu les domines. L'acte de pensée embrasse et dépasse toutes ces déterminations.

SIMMIAS

Cet acte a-t-il la figure de Simmias ? N'est-il pas, au contraire, un moi purement formel, dont il t'importe, à toi rationaliste, de reconnaître l'existence, mais qui ne suffit pas, en fait, à faire de Simmias, un individu fidèle à lui-même, un caractère. Me dominer en reconnaissant mes variations, cela ne m'empêche pas d'être variable, de n'avoir de moi, non plus que d'autrui, une vision une

et homogène. La réflexion que je fais sur moi ne contribue qu'à me déconcerter moi-même. Nulle part, je ne trouve cet être défini qui serait Simmias une fois pour toutes!

PHILONOUS

Vous enclavez dans notre problème un nouveau problème, mais qui, je le reconnais, est bien solidaire du premier et doit s'étudier en même temps que lui. Car, je l'avoue, nous ne nous voyons pas mieux que nous ne voyons autrui. Et, si la science des âmes comporte un rapport de conscience, il serait aussi vain de nous chercher nous seul que d'isoler autrui pour le connaître. Peut-être allez-vous m'accuser d'obscurcir encore la question et d'accumuler les difficultés. Et cependant je croirais toucher au but si nous étions ce qué nous devrions être.

CRITON

Jamais tu n'as été moins clair ni plus lointain !

PHILONOUS

O Criton, la clarté des choses spirituelles ne ressemble pas à celle qui se répand sur les objets matériels et dont la vue charme

notre regard et même nous absorbe si souvent que nous avons peine à l'oublier, afin de nous recueillir. Et cette clarté intérieure ne ressemble pas non plus à celle que notre besoin de logique cherche à projeter sur la nature et sur l'âme, afin d'en limiter et d'en amoindrir le mystère. Je reconnais donc qu'il me sera difficile d'être clair de la clarté que vous paraissez exiger de moi. Je parlerai cependant, car je ne veux pas vous donner l'impression de défaillir au moment d'atteindre le but. Et tout d'abord, puisqu'il nous est impossible de nous connaître nous-mêmes autrement qu'en nous rapportant à autrui, puisque le soliloque est encore un colloque, puisque, inversement, nous ne pouvons comprendre autrui que selon une mesure qui nous est propre, qui, pour l'un, est l'intérêt et, pour l'autre, la sympathie, n'hésitons pas à poser la Relation comme étant l'unique absolu. Et je ne parle pas ici de cette relation logique qui, au dire de certains, est plus concrète que les termes dont elle se compose, mais qui n'est encore elle-même qu'un degré de l'abstraction. Il s'agit d'une relation spirituelle à l'intérieur de laquelle *toi* et *moi*, qui, à y bien réflé-

chir, perdent toute signification lorsqu'on veut isolément les concevoir, prennent eux-mêmes une consistance et une valeur absolue, et sont, ainsi liés, ce que nous pouvons concevoir de plus concret et aussi de plus excellent, — si du moins la liaison s'établit telle qu'elle doit s'établir. Car voilà bien l'idée à laquelle nous devons être attentifs. Il y a deux façons dont peuvent se nouer un tel lien et se former une telle connaissance. Nous pouvons, en effet, soit nous rapporter autrui, soit nous rapporter à autrui, et, de ce fait, connaître par égoïsme ou connaître par sympathie. La première manière pervertit la relation spirituelle tout en lui empruntant. La deuxième seule la réalise. Connaissance égoïste, bien qu'efficace en son genre, celle qui vise à utiliser, en vue de fins personnelles, les sentiments d'autrui et qui fait de l'homme une sorte de mécanisme. Connaissance égoïste encore, celle qui, abandonnant ou croyant abandonner cet utilitarisme, se borne à l'analyse curieuse et voit en autrui bien moins le sujet en son intimité ineffable que la chose à étudier. Et si l'on me parle alors de lucidité ou de perspicacité, je dirai que c'est là une

étrange clairvoyance qui se poursuit à travers les illusions et les mensonges qu'elle installe entre deux consciences, comme il arrive manifestement lorsque la passion nous meut, qui est encore elle-même une forme compliquée de l'égoïsme. Quelle vision de l'autre âme peuvent, en effet, donner l'attrait passionnel, ou la jalousie, ou la haine ? Une vision illusoire, certes, mais non sans profondeur, et je dirai même non sans vérité. Car ces sentiments-là, en nous faisant accorder à autrui un intérêt passionné, contribuent aussi à nous faire lire en autrui et à nous le faire connaître, soit qu'ils fassent pénétrer la lumière en des régions qui demeurent inaccessibles au regard indifférent, soit même qu'en cette étrange influence d'âme à âme, ils finissent par obtenir d'autrui, ou par trouver réellement en lui ce qu'ils ont commencé par en imaginer. Et parce que nous réalisons en une autre conscience nos illusions, cessent-elles d'être des illusions ? Nous avons prévu, disons-nous, le plus souvent, ce que deviendrait cet autre. Il est plus juste de dire que nous avons contribué à le rendre tel. Et, lors même que dans l'ins-

tant, nous lisons en autrui, nous n'y lisons pas comme en un livre, où les caractères sont inscrits une fois pour toutes. L'humeur, les désirs, les projets ne sont pas en l'homme comme une peinture immobile. La figure humaine n'est pas modelée une fois pour toutes. Voilà pourquoi non seulement nous pouvons changer une âme par l'image que nous nous en formons, et l'égarer en nous égarant ; mais encore nous pouvons, dans l'instant, voir avec pénétration tout le mal dont elle est capable, sans que cette vision se compense de la connaissance du bien dont elle porte aussi le germe.

CRITON

Mais, finalement, cette âme sera bonne ou sera mauvaise ?

PHILONOUS

Oui, c'est pourquoi il n'y aurait qu'un seul jugement qui fut juste, et une seule vision qui fut pénétrante, à savoir ceux qui pèseraient et résumeraient toute une existence en son terme final. Mais, comme dans l'ordre spirituel le réel n'est jamais définitif, comme il ébauche à chaque instant de nou-

veaux possibles, comme nous sommes en devenant, je ne sais quel abîme de bonté établissant la relation spirituelle, ou quel abîme de malice, qui se plaît à la briser, il faudrait pour obtenir d'une âme cette vision qui la pénètre jusqu'à l'intime de l'intime, et la résume, et la saisisse, par delà ses fluctuations temporelles. Je crois que certains regards humains approchent de ces extrêmes, qu'il y a la clairvoyance de la bonté et celle de la malice, qui, l'une et l'autre, cherchent à découvrir et à faire être, en ce devenir incertain des âmes, ce dont elles veulent se repaître. La science maléfique des âmes est aussi une pratique, un art de se les asservir, de les démonter mécaniquement, de les expliquer par toutes leurs petitesses et de les avilir. Mais aussi, la bonté n'est une vue profonde que parce qu'elle est bonté dépouillée des illusions égoïstes et capable de transformer les âmes en les orientant vers ce qu'elles doivent être, c'est-à-dire vers la bonté elle-même. Haïr, c'est méconnaître. Mais c'est aussi tenter et parfois engendrer au mal. Aimer, ce n'est pas seulement une condition pour connaître : c'est la connais-

sance même des âmes, l'établissement de la relation spirituelle, l'effort pour engendrer autrui à cette unanimité spirituelle qui est amour et vision tout ensemble.

SIMMIAS

Mais alors, si cet abîme de bonté et cet abîme de malice dont tu parlais étaient eux-mêmes des êtres, comment se connaîtraient-ils ou se verraient-ils l'un l'autre ?

CRITON

Oui, quelle vue la Bonté peut-elle avoir de la Haine irrémédiable, et la Haine de l'indéfectible Bonté ? S'il n'y a plus aucun petit coin de possible, comment peuvent-elles se trouver un objet ?

PHILONOUS

Nous tenons l'entre-deux de ce mystère. Et c'est pourquoi j'ai dit que la clarté logique serait défaillante. Quelle connaissance un Dieu a-t-il du Mal, et comment le consume-t-il en son propre Amour, — homme, je l'ignore. Et c'est pourquoi, en cette relation d'âme à âme, quelque chose subsiste toujours de mystérieux et de troublant. Inver-

sement, nous comprenons moins encore cette comédie profonde. que le Tentateur a jouée. On ne ravit pas un Dieu, on ne lui offre pas l'Univers en échange de son âme. La malice conduisait ici au pire non-sens. Car il a été dit : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu ».

QUELQUES PAROLES DE PHILONOUS

Quelque chose est fait par quelqu'un. — La science de l'esprit commence à peine à sortir de là, ne sachant plus, lorsqu'elle en sort, si elle existe encore. Je reçois des sensations, j'organise ces sensations, — ou bien elles s'organisent en moi... Mais ce *je* n'est pas une cire ; il n'est pas non plus celui qui la modèle ; pas davantage le modelage lui-même. Mais qu'est-il ? L'univers qui se parle diversement et semblablement en chacun. Mais l'*univers* et *chacun* ? L'exigence même de cette parole, car chacun n'existe que par chaque autre. C'est celà même qui fait

le multiple univers, tandis que l'*un* est plein et ne se parle pas.

* * *

L'attention est une attente de la vérité. La plus grande activité de l'esprit se trouve dans cette passivité intellectuelle. Voilà ce que la psychologie est sur le chemin d'oublier.

* * *

Banale, mon cher Simmias, mais toujours nouvelle et inépuisable dans son objet, cette tentative pour détruire la fausse science. Illusions, la mécanique mentale, la chimie mentale, les explications métaphoriques, où toujours l'esprit est assimilé soit à la matière travaillée, soit à l'artisan qui travaille. Cela n'a jamais été dépassé que par les grandes visions métaphysiques, et juste au point difficile, en ce qu'elles ont de plus intime, de moins aisément communicable, de litigieux, d'obscur même et de déconcertant pour les vues communes et la pensée discursive. A-t-on jamais donné, est-il possible de donner une définition de ce que sont pensée, réalité, connaissance ? Si

la définition était possible, l'investigation du philosophe ne serait pas nécessaire. Et pourtant, sans recherche et sans effort, nous entendons naturellement ces mots, nous leur donnons une signification. Connaissance antérieure à toute définition logique, aussi bien qu'à toute vision renouvelante ; connaissance implicite de ce que sont pensée, réalité, connaissance. Nous savons déjà ce que nous ignorons encore. Sans trêve et sans fin le philosophe explicite l'homme. A quoi bon, te demanderas-tu ? N'y a-t-il pas, ici, une impossibilité radicale ? Pensée, réalité, vérité, sont peut-être des idées simples comme le bleu ou le rouge, Or, les simples, non seulement ne se définissent pas, mais même ne s'expliquent pas en ce qu'ils ont d'original. L'illusion de la mécanique ou de la chimie mentale serait donc de vouloir construire l'inconstructible. Pourtant entre l'esprit et la philosophie, entre la qualité sensible et la physique, il n'y a pas même rapport. La science de la couleur est extrinsèque à la couleur ; elle la réfère à autre chose ; tandis que la science de la pensée développe un savoir qui était déjà compris dans la signification du

mot. Cela n'est donc pas un simple élémentaire comme la couleur ou le son, mais à la fois richesse et simplicité, que notre métier est de traduire ensuite, comme nous pouvons.

* * *

Que quelque chose soit caché, qu'il faille incessamment passer de l'implicite à l'explicite, que tout progrès de connaissance soit comme déjouer une ruse, n'est-ce pas la même loi que l'on retrouve au fond de la conscience et au fond du raisonnement ? Penser, c'est ramener à rien un égarement ; mais tout ce qui se produit est d'abord égarement. Avoir conscience, c'est percer une illusion, mais d'abord être cette illusion. Raisonner, c'est découvrir que cela est même qui tout d'abord à l'apparence de l'autre, — et qui la conserve.

* * *

Qu'y a-t-il d'implicite dans l'ordre géométrique ? Cela, mon cher Criton, consiste bien dans une affinité des figures les unes pour les autres, qui, en dépit ou à cause même de leur hétérogénéité, se complètent

les unes par les autres. Chacune est ordre, en ce qu'elle est un fragment de l'ordre. Mais un ordre incomplet n'est pas un ordre implicite, et il n'y aurait pas à parler d'implication si la géométrie était un puzzle. Joindre les pièces du jeu selon les découpures qui s'appellent, cela suppose entre ces découpures une affinité sans doute qui permet bien de parler d'ordre et de finalité; mais finalité matérielle: chaque pièce est pour telle autre un complément local. Dans cet espace du dessin à recomposer n'intervient que de l'espace, extériorité pure, non-pensée : l'ordre n'est qu'en étant explicite. L'espace du géomètre au contraire est symbolisation de rapports ; ses figures sont figuratives de pensée ; un ordre est déjà en chacune. Si tu rapproches du triangle l'angle plat, tu explicites une part de la vérité du triangle. Mais il est vrai déjà, et antérieurement à l'intervention de ton réactif, qu'un triangle, c'est une certaine disposition de deux angles droits. Il se suffit, il est à lui seul une pensée, il ne demande pas à se compléter comme une pièce de puzzle qui à elle seule n'est rien qu'une

chose. Ce que tu rapproches de lui par construction ne le complète pas, mais l'explicite, le fait parler ; il est bien en lui-même pensée implicite. Parce que la démonstration est explicitante, elle est un développement analytique. Mais parce que l'ordre précède le verbe qui le parle, et qu'il se compose lui-même par le rapprochement de formes hétérogènes, la démonstration est aussi une synthèse a priori. Je ne choisis pas entre ces deux logiques.

* * *

Créer, c'est être une cause qui se fixe un but. Du moins, voyons nous ainsi l'acte créateur lorsque nous le ressaisissons par le dehors, et l'assimilons à une opération d'artisan au sein de laquelle une énergie s'emploie à mettre en œuvre des moyens en vue d'une fin qu'une intelligence se propose. Mais plus la création est profonde, plus elle se dématérialise. Par là même, elle échappe de mieux en mieux à l'explication mécaniste, et du même coup au finalisme complémentaire. Les deux concepts de cause et de fin sont en quelque sorte broyés et fondus l'un dans l'autre. Ils s'évanouissent en

ce qui les dépasse ; ou plutôt ils expliquent du dehors la création qui, du dedans, les absorbe en elle et les contient éminemment. Ils ne reparaissent et leurs contours ne s'accusent qu'en ce qui est moindre création. Plus l'art se rapproche du métier, plus l'activité créatrice est appelée à œuvrer matériellement, plus aussi les deux idées de puissance productrice et de but poursuivi redeviennent des complémentaires discernables. Mais elles ne sont complémentaires, elles ne se requièrent l'une l'autre que par ce qui subsiste de création dans l'œuvre de l'homme, où dans l'œuvre analogiquement conçue de la nature. En définitive, c'est l'idée plus haute de création qui explique les deux idées inférieures de causalité et de finalité, et non l'inverse.

Maintenant, si nous nous demandons : connaître, est-ce, par idée, poser le réel ? Est-ce, au contraire, le reproduire en idée ? Est-ce le poser ou le supposer, le créer ou le découvrir ? N'y a-t-il pas dans cette question même une remarquable méconnaissance de l'originalité du connaître et de sa transcendance aux idées par lesquelles on voudrait l'expliquer ? Créer, disions-nous,

c'est plus qu'être cause, et plus que poursuivre un but. Pareillement, nous devons dire à présent : connaître, c'est plus que créer, et plus que découvrir. Les deux notions opposées de création et de découverte sont contenues dans l'essence du connaître, mais comme évanouies en elle. Elles ne redeviennent apparentes et opposables l'une à l'autre, engendrant alors l'opposition du réel et de l'idée du réel, que par un défaut de la connaissance. Notre conscience, en son mode de connaissance par points de vue, et dissipée en fragments, est ce défaut lui-même. Une psychologie de la connaissance risque d'être une méconnaissance de la connaissance, qui la ramènerait soit à une création, soit à une découverte, soit à la création de moyens de découverte, sans jamais atteindre à ce centre où connaître se révèle comme étant essentiellement créer et découvrir tout ensemble.

* * *

Connaître, c'est plus que créer, et créer plus qu'imaginer. Si l'esprit créateur cesse de créer, l'image prend naissance. Et nous ne faisons pas la pensée avec des images,

mais les images se font lorsque la pensée se défait : elles sont en cet arrêt, en cette retombée de l'activité de connaissance.

Le monde extérieur est l'image permanente, donc un lien brisé, une tombée. Et le sujet empirique, le moi individuel qui perçoit ce monde, lui aussi appartient à ce monde et aux choses qui ne sont qu'en se défaisant. De là, cette fausse psychologie de la perception, cette illusion que la perception se forme par images reçues, par images projetées et par le mélange des unes et des autres.

Mais alors quel est le lien, le lien de vérité, et le véritable esprit créateur ? La philosophie n'est pas une explication comme les autres. Elle remonte plutôt au principe en détruisant les explications. Elle oblige l'explication à s'épuiser afin de voir ce qui reste. Peut-être encore la création a-t-elle quelque chose d'explicable, puisque la connaissance est avant elle. Mais la connaissance est seule, et ne se rattache à rien.

* * *

Le monde intérieur n'est pas un autre

univers que l'on puisse opposer d'emblée et distinctement à celui que nous offre la perception extérieure, comme s'il suffisait de se détacher des choses visibles et tangibles pour découvrir en nous-même de nouveaux horizons, de nouvelles profondeurs, des régions proprement spirituelles. Mais il y a une vie du passé, une vie des images, une vie des sentiments qui se développent dans chacun d'une manière singulière, et par là une vision originale du monde extérieur lui-même. Cette trame de pensées qui se forme, se déforme, se reforme avec les actes successifs de notre esprit, voilà le monde intérieur qui n'existe pas tout d'abord comme une chose à part, mais qui se trouve, au contraire, lié aux actions qu'il inspire et aux formes dans lesquelles il s'exprime. C'est donc en se produisant ainsi à l'extérieur qu'il se créé intérieur, non par solipsisme.

Nous voulons atteindre autrui, nous agissons, nous œuvrons pour autrui. Si nous cherchons ensuite à nous enfermer dans les sentiments que de telles expressions au dehors ont fait éclore, ce sont des fragments du monde extérieur où notre activité s'est

déployée que nous emportons avec nous et que nous arrangeons d'une manière nouvelle. Ce sont aussi nos rapports avec les autres consciences que nous imitons en nous-même. Le monde intérieur est un colloque ; nos sentiments comprennent en eux tout ce que nous nous disons, et plus étrangement tout ce que nous nous dirions si nous avions la lucidité qui nous fait défaut. Tout un côté du génie de Proust consiste dans cette lucidité et dans un certain art de faire passer l'implicite à l'explicite. Ainsi parvient-il à exprimer même les complications spontanées de la sottise humaine qui occupent de vastes régions de ce monde intérieur.

De là, tu concluerais, Simmias, qu'en détruisant les illusions dont se construisent nos perspectives mnémoniques et nos perspectives sentimentales, la clairvoyance détruit le monde intérieur. Pourquoi la sincérité, qui n'est pas moins destructive des idoles, ne va-t-elle pas cependant à cet évanouissement de l'intériorité ? Pourquoi en est-elle au contraire un approfondissement et un renouvellement ? C'est qu'elle ne voit dans l'illusion qu'une étape, une première

génération de la pensée, et qu'elle cherche une régénération.

* * *

Tu as raison, Criton. Non surmontée, réduite à elle-même, la nature n'est rien au regard de l'esprit. Pour que quelque chose soit, il faut le surmonter, et alors, ce qui est, c'est autre chose. Mais quand on se refuse à ce dépassement, il ne reste plus que deux partis à prendre, mon cher Simmias. Si l'on ne peut penser que ce qui est *chose*, il reste à affirmer la chose, la chose qui n'est que négation de l'esprit, et cela est matérialisme ; affirmer quelque chose, une fois toutes les illusions dissipées, l'image confuse de quelque chose, le mot *matière*. Si l'on est capable, au contraire, de penser des mouvements spirituels, on affirmera ce mouvement perpétuel d'illusions créées en illusions détruites, ce progrès dans la lucidité ; on n'ira pas à la matière tout bêtement, mais on ira à quelque Gide avec une intelligence qui, malgré ce qui scintille en elle, est de capacité égale à cette bêtise-là. Chacune des deux ne contient rien de plus

que l'autre. Rien de part et d'autre, ni dans la bêtise, ni dans l'intelligence.

***

Renoncer à se découvrir, renoncer à se créer selon le temps... Alors que l'on se créé s'étant ainsi renoncé, alors seulement il y a peut-être quelques miettes de vérité à découvrir que l'on est tel ou tel. Au terme, notre éternité prend la forme de nos illusions détruites. Et quand l'illusion a rempli sa fonction créatrice, la mort nous découvre.

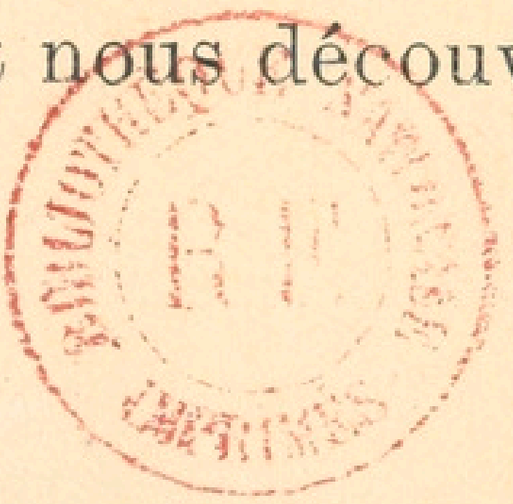


TABLE DES MATIERES

DIALOGUES

I. Babel 9

II. Colline 71

III. Visages 121

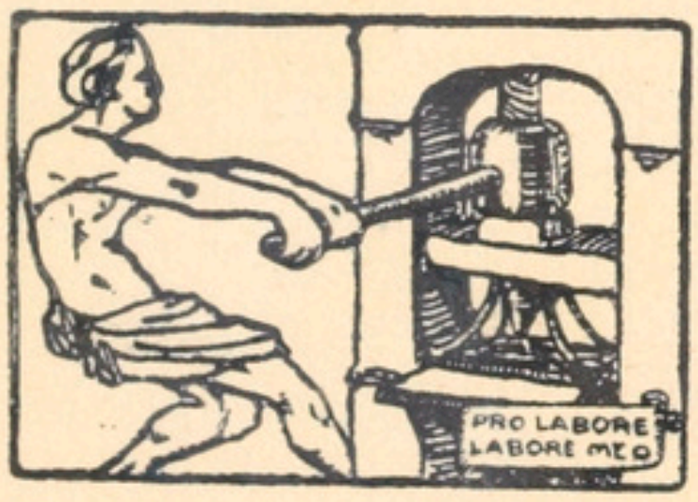
Quelques Paroles de Philonous. 157

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
LETTRES

DESACIDIFIÉ
A SABLE : 2001

IMPRIMÉ

SUR LES PRESSES DE PAUL ROUBAUD



IMPRIMEUR-ÉDITEUR A AIX-EN-PROVENCE

— 1934 —

12 FRANCS